This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

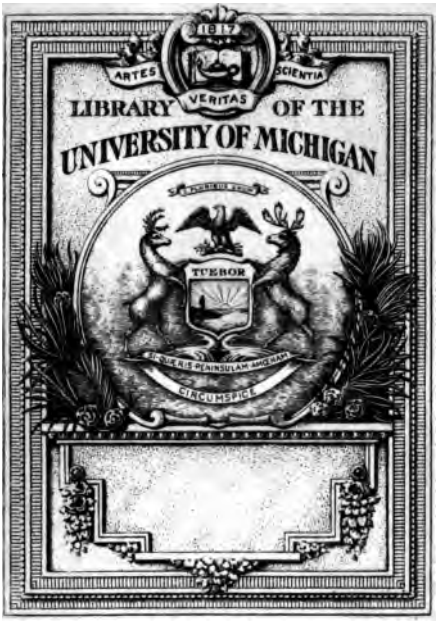
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

LE VIEILLARD

ET

LES JEUNES GENS;

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR M. COLLIN-D'HARLEVILLE,

DE L'INSTITUT NATIONAL;

Représentée, pour la première fois, sur le THÉATRE LOUVOIS, le 15 prairial an 11.

« Hé bien ! défendez-vous au sage
» De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
» Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ».

LA FONTAINE, *fable de l'octogénaire et des trois jeunes hommes.*

PRIX : 36 sous.

A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, no. 8;
{ CHARRON, passage Feydeau.

AN XII. — 1803.

A MES TROIS AMIS.

Chan. Th. Roy. Dept
4-26-32

Chers amis, je vous dois bien, et je vous fais de bon cœur la Dédicace d'un Ouvrage que vous avez vu naître, et qu'en mon absence vous avez adopté comme un de vos enfans. En vous voyant, de loin, interrompre vos propres succès pour me seconder ou pour m'applaudir, j'en ai mieux senti mon bonheur.

Je ne dirai point, comme Fontenelle le disait de La Mothe : « Le plus beau trait » de ma vie aura été de n'être point jaloux » de Guillard, *d'*Andrieux, *de* Picard » ; *mais j'aime à croire que si, un jour, on parle un peu de nous, on dira peut-être : « Eh bien! voilà quatre Auteurs, dont trois » couraient la même carrière, et qui s'ai- » maient comme frères ».*

Votre ami pour la vie,

Collin-d'Harleville.

PERSONNAGES.

M. DE NAUDÉ,	M. VIGNY.
M.me MERVILLE,	M.me LÉGER.
EUPHRASIE, sa fille,	M.lle ADELINE.
MERVILLE, frères d'Euphrasie,	M. VALCOUR.
JULE, frères d'Euphrasie,	M.lle BÉFFROY.
OLIVIER, leur cousin,	M. BARBIER.
LORSAN, amant déclaré d'Euphrasie,	M. CLOZEL.
JULIE, femme-de-chambre de M.me Merville,	M.lle MOLIÈRE.
JASMIN, valet de M.me Merville,	M. PICARD jr.

La scène est, à Paris, chez M.me Merville.

Nota. Les acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au théâtre : le premier inscrit tient la droite des acteurs.

PQ
1971
.C3
V7

LE VIEILLARD
ET
LES JEUNES GENS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon doré, une porte de chaque côté, une au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, JASMIN.

JULIE, *un moment seule; elle entre par le fond.*

Comment! pas un laquais! a-t-on vu de la vie,
Une femme-de-chambre être aussi mal servie?
(à Jasmin qui entre.)
Mais j'en vois un enfin. Que faites-vous là-bas?

JASMIN, *il est entré par la gauche.*

Un brelan, dont j'enrage.

JULIE.

Ah!

JASMIN.

Tu ne croirais pas
Que je perds deux louis? Ils m'ont volé, les traîtres!

JULIE.

Deux louis? le maraud! Que feront donc les maîtres?

JASMIN.

Mais, ce qu'ils font, bien pis. Vois nos deux jeunes gens
Ils s'en donnent, j'espère.

JULIE.

Ils déjeûnent long-tems.

JASMIN.

Oui, ces déjeûners-là sont des dîners du diable.
Ils font une dépense! .... Oh! mais c'est incroyable!

JULIE.

Eh bien, de la maman ils sont les favoris.

JASMIN.

Sur-tout l'aîné; leur sœur a cependant son prix.

JULIE.

Cette pauvre Euphrasie, en province élevée,
Et depuis six grands mois en ces lieux arrivée,
Semble étrangère encore; ce Paris lui déplaît.

JASMIN.

Bon! elle s'y fera. Mais sage comme elle est,
Est-ce qu'elle aimerait ce Lorsan?

JULIE.

Que t'importe?

JASMIN.

Eh! c'est un fat.

JULIE.

D'accord. Va, souvent de la sorte,
Fille sage préfère un fat, un étourdi;
Puis des frères Lorsan est le meilleur ami.

JASMIN.

Le cousin, selon moi, ferait mieux son affaire.

JULIE.

Olivier ?

JASMIN.

Oui, vraiment ; je gagerais.....

JULIE.

Quel conte !
C'est un petit parent dont on ne tient nul compte.

JASMIN.

Oui, la mère peut-être, et même ses deux fils ?
Mais monsieur de Naudé n'est pas de cet avis ;
Il en fait cas, lui.

JULIE.

Soit.

JASMIN.

Moi, je ne puis m'en taire ;
J'aime ce bon vieillard ; d'un ancien militaire
Il a bien l'air franc, noble ; il est bon, toujours gai ;
Point bizarre, et pourtant original.

JULIE.

C'est vrai.
Il est original, même en rendant service ;
Et je l'ai vu souvent, dans son plaisant caprice,
Jouer des tours piquans, par fois même affliger
Telles gens qu'il finit toujours par obliger.
(On entend des éclats de rire au fond.)
Mais nos jeunes messieurs ont déjeûné, ce semble.

JASMIN.

On les entend de loin, et la maison en tremble.
Vîte, un petit baiser. *(Il l'embrasse.)*

JULIE.

Eh ! mais, voyez un peu !

Il le prend d'avance.

JASMIN.

Oui, c'est le plus sûr. Adieu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

JULE, JULIE, LORSAN, MERVILLE, *ils entrent par le fond.*

MERVILLE, *en entrant.*

AH ! nous troublons, je vois, un galant tête-à-tête.

JULE.

Fort bien ! l'heureux Jasmin a donc fait ta conquête ?

JULIE.

Allons, quand ces messieurs auront bien plaisanté...

LORSAN.

Plaisanté ! non : elle est charmante en vérité.

JULIE.

Laissez-moi m'en aller, messieurs, je vous supplie.

MERVILLE.

Tu ne t'en iras pas comme cela, Julie.

(Ils l'entourent tous trois d'assez près.)

JULE.

Eh ! non, ma belle enfant !

LORSAN.

Mon cœur !

JULIE.

Joli concert !
Mais de vos déjeûners, moi, je crains le dessert.
(Elle s'enfuit.)

SCÈNE III.

JULE, LORSAN, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh bien ! elle s'enfuit.

LORSAN.

La petite est cruelle !

JULE.

Amis, c'est que déjà vous êtes vieux pour elle.

MERVILLE.

Jule est tout fier d'avoir quatre ans de moins que moi.
(à Lorsan.) Mais je voudrais avoir tes vingt-cinq ans, à toi,
Lorsan, et posséder ton bon ton et tes graces.

LORSAN.

Ah ! tu vas assez bien.

MERVILLE.

Eh ! oui, je suis tes traces,
Mais de loin.

LORSAN.

On n'arrive à tout que par degrés ;
Au point où me voilà, tous deux vous parviendrez.

JULE.

Oui, bientôt; je m'en flatte.

MERVILLE.

Un jour, de moi, peut-être,
Les connaisseurs diront : « Il eut Lorsan pour maître ».

LORSAN.

Eh! l'on ne doit avoir d'autre maître que soi;
Moi, je pense et j'agis, et je vis d'après moi.
Je ne me suis jamais fait un devoir de suivre
L'exemple de personne, ou d'ouvrir un seul livre.
J'ai pour livre le monde, il suffit; mon desir
Fait ma règle et ma loi, mon but est le plaisir.

JULE.

Bon principe.

MERVILLE.

Écoutons.

LORSAN.

Oui, gravez dans vos ames
Qu'il n'est que trois vrais biens : l'or, le crédit, les femmes;
Tous les moyens sont bons pour ces triples faveurs.
Que le pédant se fâche, et crie : ô tems! ô mœurs!
Que la vieillesse, hélas! gronde et nous porte envie;
Nous autres jeunes gens, jouissons de la vie;
Enfin, rions de tout, ne nous refusons rien,
De ce régime-là nous nous trouverons bien.

JULE.

Bravo!

LORSAN.

Tu ne dis mot, Merville?

MERVILLE.

Moi? j'écoute,
Et j'admire.

LORSAN.

A propos, il est trop tôt sans doute
Pour voir l'aimable sœur.

JULE.

Il est un peu matin.

LORSAN.

Ah çà! (car vous tenez dans vos mains mon destin,)
Puis-je enfin espérer? dis moi, mon cher Merville?

MERVILLE.

Oh! ma sœur est à toi. Mon ami, sois tranquille:
Je te l'ai promise.

JULE.

Oui, nous te la promettons.

MERVILLE, *à Jule.*

Laisse-nous donc. Tu sais, sans prendre ici de tons,
Que j'ai quelqu'ascendant sur ma sœur, sur ma mère;
Cela doit être ainsi; parce qu'enfin, mon père
Etant mort, je suis, moi, le chef de la maison.

JULE, *piqué.*

Comment donc? c'est tout simple, et mon frère a raison.
L'intervalle qu'a mis entre nous la naissance,
Me condamne au respect, même à l'obéissance.

LORSAN.

Jule, allons....

MERVILLE, *à Lorsan.*

De tous tems, je te la destinai;
Du fond de sa province ici je l'amenai.
Grace à moi, sans reproche, assez bien prévenue;
Elle n'a pas changé de pensée à ta vue.

JULE.

Je le présume au moins.

LORSAN.

Au fait, j'espère un peu.
Je n'ai pu d'elle encore obtenir un aveu.

MERVILLE.

Eh! n'as-tu pas le nôtre?

JULE.

Oui.

MERVILLE.

D'ailleurs elle t'aime;
Je t'en réponds.

JULE, *à Merville.*

Crois-tu qu'il en doute lui-même?
(à part.) Moi, j'en doute.

MERVILLE.

A propos, tes dernières amours,
Lorsan? tout est fini, j'espère.

LORSAN.

Oh! pour toujours.
J'ai rompu; mais j'ai fait la plus belle rupture!
Oui, j'ai très-brusquement terminé l'aventure,
Pour abréger.

JULE.

J'entends.

LORSAN.

Parbleu ! j'en ai bien ri !
On m'a parlé d'un oncle : au défaut du mari,
Il éclate, il s'emporte.

MERVILLE.

Elle n'a point de frères.

LORSAN.

Non... enfin tout cela ne m'inquiète guères.

JULE.

Oh ! je le crois.

LORSAN.

Il fait des démarches pourtant ;
Mais je m'en moque.

MERVILLE.

Allons, de toi je suis content,
Mon cher Lorsan. Je vais, avec un zèle extrême,
Prier, presser ma mère... Ah ! bon, c'est elle-même.

SCÈNE IV.

JULE, LORSAN, Mme. MERVILLE, MERVILLE.

MERVILLE, *allant au-devant de sa mère.*

MA mère...,

Mme. MERVILLE.

Ah ! ah ! bon jour.

LORSAN.

Madame, j'ai l'honneur....

Mme. MERVILLE.

Les trois amis ensemble ?

LORSAN.

Ah ! oui, c'est mon bonheur.

Mme. MERVILLE.

Et moi j'aime à les voir dans votre compagnie.

LORSAN.

Madame !... nous parlions de l'aimable Euphrasie.
Vos chers fils me flattaient d'un espoir, ah ! bien doux !

MERVILLE.

Tenez, ma mère, au fait, nous sommes entre nous :
Lorsan aime ma sœur, et sans doute a su plaire ;
Il vous convient pour gendre, à nous deux pour beau-frère.
Enfin c'est beaucoup trop prolonger leur espoir ;
Et l'on pourrait signer le contrat dès ce soir.

Mme. MERVILLE.

Dès ce soir ? mais, mon fils, vous allez un peu vîte.

MERVILLE.

Si l'on doutait encor, je conçois qu'on hésite ;
Mais lorsque sur un point tout le monde est d'accord....

JULE.

Sans doute.

Mme. MERVILLE.

Assurément, monsieur me convient fort.

LORSAN.

Vous me comblez, madame, et cet heureux suffrage...
Tout Paris, je l'avoue, attend ce mariage.

Car il est naturel que je m'en sois vanté ;
Et généralement je vois qu'il est goûté.
Tout cela même ajoute à mon impatience.
Une fois honoré d'une telle alliance,
Et tout fier des beaux noms de beau-frère et de fils,
J'aurai le droit alors de servir mes amis :
Votre gendre aujourd'hui, dès demain, je les place.

MERVILLE.

Eh bien ! ma mère, eh bien ! a-t-on autant de grace ?

JULE.

On n'est pas plus aimable !

LORSAN.

Allons, petit flatteur !

Mme. MERVILLE.

Je ne puis résister à ce ton-là, monsieur ;
Et j'aurai grand plaisir à vous nommer mon gendre.

LORSAN.

Ah ! madame....

Mme. MERVILLE.

A vos vœux avant que de me rendre,
De ma fille d'abord il faut avoir l'aveu.

MERVILLE.

Cet obstacle, je crois, nous arrêtera peu.

JULE.

On ne dira pas non.

Mme. MERVILLE.

Et puis je suis bien aise

Qu'à monsieur de Naudé cet arrangement plaise ;
Et par égard au moins, je veux le consulter.

MERVILLE,

Encore des délais !

LORSAN.

Je dois les redouter ;
Ce cher monsieur Naudé, je ne crois pas qu'il m'aime.

Mme. MERVILLE.

Comment ?

LORSAN.

Il est pour moi d'une rigueur extrême.

MERVILLE.

Bon ! quelle idée !

LORSAN.

Et puis, il pourrait par hasard....
Avez-vous remarqué que ce galant vieillard
Pour l'aimable Euphrasie a beaucoup de tendresse ?

Mme. MERVILLE.

Bon !

LORSAN.

Sans cesse il en parle avec feu, s'intéresse
Aux progrès qu'elle fait, enfin la suit des yeux.

JULE.

Tu t'imagines donc qu'il en est amoureux ?

LORSAN.

Eh ! que sait-on ?

MERVILLE.

Allons ! la bonne fantaisie !

Mme. MERVILLE.

Il est tout naturel qu'il chérisse Euphrasie,
L'enfant de son ami.

JULE.

Sans doute, ce monsieur
Doit avoir, en effet, vu naître notre sœur.

Mme. MERVILLE.

C'est un digne vieillard, que j'aime, que j'honore,
Qu'on estimait jadis, et qu'on estime encore;
J'en fais un très-grand cas.

MERVILLE.

J'en suis persuadé.
Mais c'est assez parler de M. de Naudé;
Revenons à Lorsan, que la famille entière
Chérit de tout son cœur, et ma sœur la première.

LORSAN, *voyant paraître Euphrasie.*

Ah!

SCÈNE V.

JULE, LORSAN, EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE.

LORSAN.

CHARMANTE Euphrasie, enfin!... jusqu'à ce soir
J'ai craint d'être privé du bonheur de vous voir.

EUPHRASIE.

Monsieur.....

MERVILLE.

Elle s'arrache enfin à sa peinture.

JULE.

A sa harpe.

MERVILLE.

Sur-tout à sa chère lecture.

EUPHRASIE.

Courage !

LORSAN.

En longs travaux pourquoi se consumer ?
Et ne sait-on pas tout lorsque l'on sait charmer.

EUPHRASIE.

De savoir tout alors, je suis peu curieuse.

Mme. MERVILLE.

Mais l'étude te rend un peu trop sérieuse.

MERVILLE.

Beaucoup trop.

LORSAN.

Vous auriez un sourire si doux !

EUPHRASIE.

Sérieuse, ma mère, en quoi le voyez-vous ?
Chacun est dans ce monde heureux à sa manière ;
L'un aime à s'occuper, d'autres à ne rien faire.

JULE.

Oui, pour aller au but ma sœur a su choisir
La route de l'ennui, nous celle du plaisir.

MERVILLE.

J'honore les savans, par malheur ils m'endorment.

Mme. MERVILLE.

Mes fils sont plaisans.

EUPHRASIE.

Oui ; n'est-ce pas qu'ils se forment ?

JULE.

On ne se forme, hélas! que trop avec le tems.

MERVILLE.

Eh! oui; laisse l'étude à ces tristes pédans.

EUPHRASIE.

Voilà votre grand mot. Mais dites, je vous prie,
Ce que vous entendez par la pédanterie;
Et comment on peut fuir, messieurs, ce grand défaut.
Vous raillez votre sœur, conseillez-la plutôt.
On me croirait vraiment, à vous entendre dire,
Femme savante; moi! parce que j'aime à lire,
Parce que je commence à dessiner un peu,
Et qu'enfin mon piano me plaît mieux que le jeu:
Mais, sont-ce là des torts à m'ôter votre estime?
S'instruire et s'occuper serait-ce un si grand crime?
Faut-il absolument qu'une femme aujourd'hui,
Ne soit qu'une ignorante et périsse d'ennui.

Mme. MERVILLE.

Mon dieu! ce n'est pas là ce qu'entendent tes frères.

JULE.

Pure ironie!

EUPHRASIE.

Oh! non, je ne m'en pique guères.
Mais quoi! vous m'attaquez, et moi je me défends.

Mme. MERVILLE.

Allons, point de débats entre vous, mes enfans.

MERVILLE.

Soit, chacun a son goût; oui, qu'Olivier s'occupe
De livres, de science....

JULE.

Il est pourtant bien dupe,
Ce pauvre cousin.

EUPHRASIE.

Jule, eh! mais, toi le premier,
Es-tu bien en état de juger Olivier ?

LORSAN.

Pour défendre Olivier votre chaleur est grande,
Mademoiselle....

EUPHRASIE.

A-t-il besoin qu'on le défende ?

Mme. MERVILLE.

Laissons-là ces discours et ce petit parent;
Parlons d'un intérêt tout-à-fait différent.
Monsieur, de mes deux fils, ami bien cher, intime,
Ma fille, et que moi-même enfin j'aime, j'estime,
Vient....

SCÈNE VI.

JULE, LORSAN, EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, MADAME MERVILLE, MERVILLE, JASMIN.

JASMIN, *annonçant.*

MONSIEUR de Naudé. *(Il sort.)*

M. DE NAUDÉ. *(Il entre par la gauche; il a des roses à la main.)*

Votre humble serviteur,
Mesdames.

Mme. MERVILLE.

Ah ! bon jour.

MERVILLE.

Monsieur...

LORSAN.

J'ai bien l'honneur...

M. DE NAUDÉ.

Messieurs, je vous salue.

JULE.

Aux fleurs toujours fidèle !

M. DE NAUDÉ.

Toujours ; vous les aimez aussi, mademoiselle ?

EUPHRASIE.

Oui, beaucoup, je l'avoue.

MERVILLE.

Entre vous deux je voi
Un peu de sympathie.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien ! tant mieux pour moi.

Mme. MERVILLE.

Mais, oui.

LORSAN.

Ces roses-là, quelque beauté, je gage,
Vous en a fait cadeau.

M. DE NAUDÉ.

Non, monsieur ; à mon âge ;

On ne reçoit plus rien, on ose offrir encor.
Je veux, entre vous deux, partager mon trésor,
Belles dames.

(Il leur donne à chacune une branche de roses.)

JULE.

Fort bien.

Mme. MERVILLE.

Mais rien n'est plus aimable.

EUPHRASIE.

J'accepte avec plaisir.

MERVILLE.

C'est touchant!

LORSAN.

Adorable!

M. DE NAUDÉ.

Badiner avec grace, et finement railler!
Bravo!

MERVILLE.

Notre savoir se borne à babiller.

JULE.

Nous n'avons pas le don d'agir comme vous faites.

M. DE NAUDÉ.

Vous persifflez, je vois, jeunes gens que vous êtes....
C'est le ton d'à présent, c'est le talent du jour.
On persiffle, je sais, même en parlant d'amour.
J'ai connu, je l'avoue, un tems où près des dames,
On était moins badin.

JULE.

On ennuyait les femmes;
Nous, plus heureux peut-être....

M. DE NAUDÉ.

Oh! vous les séduisez!
Votre style, vos airs, près d'elles sont aisés,
Lestes; cela vous sied, messieurs, à la bonne heure....

LORSAN.

Nous réussit, même.

MERVILLE.

Oui, la marche la meilleure
Est, je crois, la plus prompte; et c'est bien celle-ci.

M. DE NAUDÉ,

Soit. Autrefois pourtant on eût mieux réussi,
Près d'un sexe où la grace, où la pudeur réside,
Avec un air modeste, et même un peu timide.

LORSAN.

Nous n'étions pas alors, nous nous en consolons.

MERVILLE.

De votre tems, monsieur, les romans étaient longs;
Nous les abrégeons, nous.

JULE.

Oui, comme dit Horace,
« Courez au dénouement ». Nous y courons.

M. DE NAUDÉ.

De grace.
Est-ce là bien aimer les femmes?

LORSAN.

Leurs bontés
Sont un peu notre excuse.

M. DE NAUDÉ.

Et vous vous en vantez?

MERVILLE.

C'est par reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Ah! la preuve est nouvelle!
C'était en devenant, plus discret, plus fidèle,
Qu'on se montrait jadis reconnaissant.

LORSAN.

Charmant!

JULE.

De quel tems parlez-vous? il est bien loin vraiment.

M. DE NAUDÉ.

Je parle d'un tems, Jule, où l'aimable jeunesse,
Respectait, consultait, et croyait la vieillesse;
Ne tranchait pas autant, craignait de se tromper;
Ne courait point sans cesse, et savait s'occuper;
Parlait moins, écoutait, soupçonnant, je suppose,
Qu'elle pouvait encore ignorer quelque chose.
Mais, vous avez changé tout cela, je le sai.

MERVILLE.

Vous devez, c'est tout simple, exalter le passé,
Dénigrer le présent.

Mme. MERVILLE.

Oui, c'est assez l'usage.

M. DE NAUDÉ.

J'en conviens; c'est un peu le défaut de mon âge.
Je sens même qu'au fond je n'en suis pas exempt.
Cependant autrefois, aussi bien qu'à présent,
Je rencontrais souvent d'assez mauvaises têtes,
D'aimables étourdis, messieurs, tels que vous l'êtes...
Pardon!... Et maintenant, comme du tems passé,
Je vois plus d'un jeune homme, estimable et sensé;
Et sans aller plus loin, Olivier, par exemple,
Est de votre âge: eh bien! de près je le contemple;
Il est rangé, modeste, et fort laborieux;
Près des dames il est poli, respectueux;
Et même il croit devoir honorer la vieillesse;
Que vous dirai-je?....

JULE.

Oh! c'est un des sages de Grèce.

MERVILLE.

C'est votre protégé.

M. DE NAUDÉ. *

Non, je n'en eus jamais.
C'est mon ami. Son père, avec qui je servais,
Me légua ce jeune homme à son heure dernière;
Et je m'en ressouviens. Son ame, noble et fière,
N'a de moi, jusqu'ici, voulu rien accepter.
Mais, par tous ces refus, loin de me rebuter,
Je saisirai, j'espère, un instant favorable,
Et je le forcerai de m'être redevable.

Mme. MERVILLE.

A quoi bon ces détails sur Olivier?

* (Nota. *Ici Merville passe entre Jule et Lorsan.*)

LORSAN.

C'était
Comme modèle ici, que monsieur le citait.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être. Vous voyez qu'ici je blâme et loue
Le présent, le passé. Je dirai plus; j'avoue,
Que de tous tems ainsi, variable et léger,
L'homme changea, je crois, sans trop se corriger.
Chaque âge eut ses défauts, et nous avions les nôtres,
Oubliés aujourd'hui, mais remplacés par d'autres.

EUPHRASIE.

J'en cherche encore en vous.

M. DE NAUDÉ.

Rien de plus obligeant!
Quand on a le cœur pur, on a l'œil indulgent.

MERVILLE, *à Lorsan.*

Hein! tu l'entends?

LORSAN.

Eh! oui.

JULE.

Mon ami, que t'en semble?
Si c'était....

LORSAN.

Je l'ai dit; un rival.

MERVILLE.

Bon!

LORSAN.

J'en tremble.

MERVILLE. *

Notre ami, sur ce point, a l'esprit en repos.

JULE.

Depuis long-tems, Lorsan, ne craint plus les rivaux.

LORSAN.

Ah! quand on aime bien, on n'est jamais tranquille.

JULE.

Oh! comme il est modeste.

Mme. MERVILLE.

Il serait difficile,
Il le faut avouer, qu'un autre eût de l'espoir,
Lorsque l'on peut signer le contrat dès ce soir.

M. DE NAUDÉ.

Dès ce soir, dites-vous? Eh! quoi, mademoiselle,
L'ai-je bien entendu?

EUPHRASIE.

J'apprends cette nouvelle
En même tems que vous, monsieur, dans le moment.

M. DE NAUDÉ, *à part.*

Pas un instant à perdre, agissons promptement;
Écartons, si je puis, un pareil personnage.
(*haut à madame Merville.*)
Madame, permettez....

Mme. MERVILLE.

Eh! quoi?

* (Nota. *Merville revient à gauche.*)

M. DE NAUDÉ.

Ce mariage,
De quelques jours, je crois, pourrait se différer.

MERVILLE, *vivement.*

Cela ne se peut pas, monsieur.

M. DE NAUDÉ.

Puis-je espérer
Que par égard pour moi...

Mme. MERVILLE.

J'en ai beaucoup, sans doute;
Mais, outre que monsieur mérite qu'on l'écoute,
Mon fils me presse fort; il tient beaucoup....

MERVILLE.

C'est vrai.

M. DE NAUDÉ.

Quoi! vous ne pouvez pas m'accorder un délai?

MERVILLE, *bas à sa mère.*

Point de délais, ma mère, et soyez inflexible.

Mme. MERVILLE, *à M. de Naudé.*

Croyez-moi, mon ami, cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais, tout est terminé, monsieur, absolument.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien! madame, il faut vous parler franchement.

Mme. MERVILLE.

Quoi?

M. DE NAUDÉ.

Je vous vais ici faire une autre prière,
Plus importante encor, pour moi, que la première;
Et je sens qu'un refus me serait plus cruel.

Mme. MERVILLE.

Mon ami, vous prenez un ton bien solemnel.

M. DE NAUDÉ.

J'ose donc, comme ami de toute la famille,
Vous demander la main de votre aimable fille.

Mme. MERVILLE.

Pour qui donc?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi-même.

Mme. MERVILLE.

Ah! dieux! pour vous?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi.

MERVILLE.

Le trait est neuf.

JULE.

Et gai.

Mme. MERVILLE.

Vous plaisantez?

M. DE NAUDÉ.

En quoi?

LORSAN, *riant.*

Tout de bon?

M. DE NAUDÉ.

Mon aveu, dût-il sembler bizarre,
Oui, pour votre rival ici je me déclare.

LES DEUX FRÈRES.

Ah !

LORSAN.

C'est ce que toujours j'avais su redouter.

M. DE NAUDÉ.

Soit, redoutable ou non, j'ose me présenter.

MERVILLE.

Monsieur persiste, enfin, il faudra bien le croire.

JULE.

Cet amour là, ma sœur, va te combler de gloire.

M. DE NAUDÉ.

Pour votre aimable sœur, il ne surprendra pas.
Eh ! qu'importent les ans ? tant de vertus, d'appas,
Doivent charmer, fixer tous les goûts, tous les âges,
Rajeunir les vieillards, comme enflammer les sages.

Mme. MERVILLE.

(à demi-voix à Merville.)
Oui ! mon fils, écoutons, ceci devient piquant.

MERVILLE.

J'écoute.

M. DE NAUDÉ.

Et cet amour ne naît pas dans l'instant,
Belle Euphrasie ; oh ! non, dès long-tems je vous aime,
Et d'un attachement vrai, pur comme vous-même.

MERVILLE.

Monsieur le disait bien, il s'enflamme.

JULE.

Oui, vraiment ;
Et même il rajeunit ; c'est adroit.

EUPHRASIE, *à ses frères.*

Doucement.

M. DE NAUDÉ.

Je leur pardonne tout ; ne sont-ils pas vos frères ?
Mes vœux, mes sentimens, sont honnêtes, sincères ;
Il suffit. *(à Lorsan.)* J'ose ici vous disputer un cœur ;
Jeune homme, nous verrons qui sera le vainqueur.

LORSAN.

J'accepte le défi. Vous, charmante Euphrasie,
Jugez entre nous deux. Malgré ma jalousie,
Voyez ma confiance, en cet instant fatal :
Je sors, et près de vous je laisse mon rival. *(Il sort.)*

JULE, *en sortant, à M. de Naudé.*

Adieu, beau-frère.

MERVILLE, *de même.*

Allons, heureux début : courage !
(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, Mme. MERVILLE.

EUPHRASIE.

Ils sont un peu légers.

M. DE NAUDÉ.

Eh ! oui, comme leur âge.

Mme. MERVILLE.

Eh ! puis, cela leur sied ; ils ont, je ne sais quoi...

(à M. de Naudé.) C'est vous qui plaisantez bien joliment.

M. DE NAUDÉ.

Qui ? moi ?
Non, ce n'est point, madame, une plaisanterie ;
C'est bien du fond du cœur ?

Mme. MERVILLE.

Comment donc, je vous prie ?

M. DE NAUDÉ.

J'aime mademoiselle, et le dis hautement.

Mme. MERVILLE.

D'amitié ?

M. DE NAUDÉ.

D'amitié bien tendre, assurément.

Mme. MERVILLE.

Je voulais vous parler de Lorsan, c'est dommage ;
Pourrez-vous maintenant approuver son hommage ?

M. DE NAUDÉ.

Franchement, avec vous, je m'en expliquerai ;
Mais, souffrez que d'un jour l'hymen soit différé.

EUPHRASIE.

Ma mère, oui, différons, si monsieur le desire.

Mme. MERVILLE.

Eh bien ! soit, à vos vœux je consens de souscrire.

M. DE NAUDÉ.

Il suffit, et bientôt nous en reparlerons.
(à Euphrasie.)
Pour vous, j'ose espérer que nous nous entendrons.

Croyez que vous n'aurez jamais, mademoiselle,
De serviteur plus vrai, plus tendre et plus fidèle.

(Il salue, et sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

Mme. MERVILLE.

MAIS, quel feu : sais-tu bien qu'il devient très-pressant ?
Hein ! qu'en dis-tu ?

EUPHRASIE.

Je dis qu'il est intéressant ;
Ne le trouvez-vous pas ?

Mme. MERVILLE.

Vraiment, il t'intéresse ?
Je t'en fais compliment. —Mais quoi, l'heure me presse ;
Je te laisse rêver à ce touchant aveu ;
A l'amour du vieillard intéressant : adieu.

(Elle sort par le fond.)

EUPHRASIE, *seule.*

Sans doute, il l'est bien plus, que tel jeune agréable...
Que Lorsan.... Olivier, toi seul es plus aimable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHRASIE, JULIE.

JULIE.

MADEMOISELLE, eh bien, je vous fais compliment.

EUPHRASIE.

Compliment! et sur quoi?

JULIE.

Sur le nouvel amant...

EUPHRASIE.

Ah!

JULIE.

De cette conquête êtes-vous bien charmée?

EUPHRASIE.

Eh! mais, il est, je crois, toujours doux d'être aimée.

JULIE.

Oui, quand on ne ferait que s'amuser....

EUPHRASIE.

De quoi?

De ce qu'un galant homme est amoureux de moi?

JULIE.

Avouez qu'on ne peut s'empêcher de sourire,
En voyant à ses pieds, un vieillard qui soupire.

Était-il bien pressant, en vous parlant d'amour?

EUPHRASIE.

Mais... plus tendre, du moins, que ces héros du jour,
Qui, même alors, ne sont amoureux que d'eux même.

JULIE.

J'aurais voulu le voir vous dire, je vous aime.

EUPHRASIE.

Ce plaisir, tu l'auras.

JULIE.

Après tout, ce barbon...

EUPHRASIE.

Ah! supprimez ce terme.

JULIE.

Il est riche.

EUPHRASIE.

Il est bon.
Ce qui me plaît en lui, c'est cette politesse,
Cet air respectueux, cette délicatesse,
Si rares à présent : va, ma chère, aujourd'hui,
Il est des jeunes gens moins aimables que lui.

JULIE.

Oh! vraiment, du vieillard vous êtes amoureuse.

EUPHRASIE.

Tu crois?

JULIE.

Oui; sa visite est pour vous dangereuse;
Et s'il vient, moi, d'abord j'assiste à l'entretien.

EUPHRASIE, *souriant*

Laisse-moi pourtant.

JULIE.

Mais...

EUPHRASIE, *d'un ton ferme.*

Sortez.

JULIE.

Je le vois bien,
Vous voulez être seule.

EUPHRASIE, *plus doucement.*

Allons, sors, je t'en prie.

JULIE, *à part, en sortant.*

Ce n'est pas le vieillard qu'elle attend, je parie.

SCÈNE II.

EUPHRASIE, *seule.*

Que parle-t-elle ici de monsieur de Naudé?
Ah! mon malheur du moins est par lui retardé,
C'est Lorsan bien plutôt... je deviendrais sa femme?
J'accepterais sa main, lorsqu'au fond de mon ame...
Mais quoi?... mon cher cousin vient bien tard aujourd'hui!
Deux heures!... je ne suis heureuse qu'avec lui.
Lui seul ici, lui seul, m'entend et me devine!
O mon cher Olivier!...

SCÈNE III.

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant par la gauche avec empressement.*

Me voici, ma cousine.

EUPHRASIE, *surprise.*

Ah! ciel! c'est vous?

OLIVIER.

Eh! oui. Bon dieu! quel cri d'effroi!
Est-ce que par hazard vous auriez peur de moi?

EUPHRASIE.

Oh! non, ce n'était pas un cri d'effroi sans doute:
Vous savez, cher cousin, quelle douceur je goûte...

OLIVIER.

Et moi donc! je n'ai pas de plus touchant plaisir...
Mais, que dis-je? de plus, je n'ai point à choisir;
Vous parler, vous entendre est mon bonheur unique.

EUPHRASIE.

Ah! je vous crois.

OLIVIER.

Tenez, loin de vous je m'applique,
Sans relâche, aux détails, aux soins de mon état;
Je devore avec zèle un travail long, ingrat;
Cela même m'est doux; et je jouis d'avance,
En songeant que je vais trouver ma récompense.

EUPHRASIE.

Pour moi, je ne fais pas de ces grands travaux là ;
Mais je m'occupe ; eh bien ! je me dis : « Il viendra,
» Nous causerons, lirons » : cet espoir me ranime.

OLIVIER.

Est-il bien vrai ! je suis si fier de votre estime ;
Vous ne dédaignez pas, vous, un pauvre parent.

EUPHRASIE.

Vous dédaigner ?

OLIVIER.

Voyez quel air indifférent
Chacun me montre ici ; votre maman, vos frères
Me regardent à peine, et ne m'écoutent guères.

EUPHRASIE.

Quelle injustice !

OLIVIER.

A vous seulement je m'en plains ;
J'oublie auprès de vous tous ces petits chagrins.
Mais vous, qui me plaignez, n'avez-vous pas des peines ?
Vous soupirez ; je crains...

EUPHRASIE.

Hélas ! qui n'a les siennes !
Votre tort est ici d'être pauvre ; et le mien,
Ou plutôt mon malheur, c'est d'avoir trop de bien,
Puisqu'enfin je ne dois qu'à ma seule fortune,
De ce monsieur Lorsan, la recherche importune.

OLIVIER.

Quoi ?

EUPHRASIE.

Je n'avais pas vu le danger de si près ;
J'ai peu craint jusqu'ici cet amant, j'espérais

Que ses nombreux défauts, désabusant ma mère,
Lui feraient tôt ou tard abjurer sa chimère;
J'étais bien dans l'erreur, et je vois aujourd'hui
Qu'elle redouble encor d'affection pour lui;
Mes deux frères, sur-tout Merville, le soutiennent;
Et je sens trop qu'au point où les choses en viennent;
Il faut que je m'explique enfin; moi, l'épouser!....
Mais d'un autre côté comment le refuser?

OLIVIER.

Que cette alternative est pour moi douloureuse!
Je consens à souffrir si vous êtes heureuse.

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, JULE, OLIVIER.

JULE, *entrant du fond.*

Ah! vous voilà tous deux; nous causerons du moins.
Je ne sais ce qu'ils font; ils ont de graves soins.
Mon frère a ce matin ses visites en tête;
Pour le même sujet ma mère aussi s'apprête,
Et l'on me laisse seul.

EUPHRASIE.

Tu sais t'occuper, toi.

JULE.

Oui, vous savez aussi vous occuper, je voi;
Je viens vous déranger, peut-être? c'est dommage!
Vous lisiez, travailliez? c'est assez votre usage.

OLIVIER.

Toi, ne lis-tu pas quelquefois?

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHRASIE, JULIE.

JULIE.

MADEMOISELLE, eh bien, je vous fais compliment.

EUPHRASIE.

Compliment! et sur quoi?

JULIE.

Sur le nouvel amant...

EUPHRASIE.

Ah!

JULIE.

De cette conquête êtes-vous bien charmée?

EUPHRASIE.

Eh! mais, il est, je crois, toujours doux d'être aimée.

JULIE.

Oui, quand on ne ferait que s'amuser....

EUPHRASIE.

De quoi?
De ce qu'un galant homme est amoureux de moi?

JULIE.

Avouez qu'on ne peut s'empêcher de sourire,
En voyant à ses pieds, un vieillard qui soupire.

Était-il bien pressant, en vous parlant d'amour?

EUPHRASIE.

Mais... plus tendre, du moins, que ces héros du jour,
Qui, même alors, ne sont amoureux que d'eux même.

JULIE.

J'aurais voulu le voir vous dire, je vous aime.

EUPHRASIE.

Ce plaisir, tu l'auras.

JULIE.

Après tout, ce barbon...

EUPHRASIE.

Ah! supprimez ce terme.

JULIE.

Il est riche.

EUPHRASIE.

Il est bon.
Ce qui me plaît en lui, c'est cette politesse,
Cet air respectueux, cette délicatesse,
Si rares à présent : va, ma chère, aujourd'hui,
Il est des jeunes gens moins aimables que lui.

JULIE.

Oh! vraiment, du vieillard vous êtes amoureuse.

EUPHRASIE.

Tu crois?

JULIE.

Oui; sa visite est pour vous dangereuse;
Et s'il vient, moi, d'abord j'assiste à l'entretien.

EUPHRASIE, *souriant*

Laisse-moi pourtant.

JULIE.

Mais...

EUPHRASIE, *d'un ton ferme.*

Sortez.

JULIE.

Je le vois bien,
Vous voulez être seule.

EUPHRASIE, *plus doucement.*

Allons, sors, je t'en prie.

JULIE, *à part, en sortant.*

Ce n'est pas le vieillard qu'elle attend, je parie.

SCÈNE II.

EUPHRASIE, *seule.*

Que parle-t-elle ici de monsieur de Naudé?
Ah! mon malheur du moins est par lui retardé,
C'est Lorsan bien plutôt... je deviendrais sa femme?
J'accepterais sa main, lorsqu'au fond de mon ame...
Mais quoi?... mon cher cousin vient bien tard aujourd'hui!
Deux heures!... je ne suis heureuse qu'avec lui.
Lui seul ici, lui seul, m'entend et me devine!
O mon cher Olivier!...

SCÈNE III.

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER, *entrant par la gauche avec empressement.*

Me voici, ma cousine.

EUPHRASIE, *surprise.*

Ah! ciel! c'est vous?

OLIVIER.

Eh! oui. Bon dieu! quel cri d'effroi!
Est-ce que par hazard vous auriez peur de moi?

EUPHRASIE.

Oh! non, ce n'était pas un cri d'effroi sans doute:
Vous savez, cher cousin, quelle douceur je goûte...

OLIVIER.

Et moi donc! je n'ai pas de plus touchant plaisir...
Mais, que dis-je? de plus, je n'ai point à choisir;
Vous parler, vous entendre est mon bonheur unique.

EUPHRASIE.

Ah! je vous crois.

OLIVIER.

Tenez, loin de vous je m'applique,
Sans relâche, aux détails, aux soins de mon état;
Je devore avec zèle un travail long, ingrat;
Cela même m'est doux; et je jouis d'avance,
En songeant que je vais trouver ma récompense.

EUPHRASIE.

Pour moi, je ne fais pas de ces grands travaux là ;
Mais je m'occupe ; eh bien ! je me dis : « Il viendra,
» Nous causerons, lirons » : cet espoir me ranime.

OLIVIER.

Est-il bien vrai ! je suis si fier de votre estime ;
Vous ne dédaignez pas, vous, un pauvre parent.

EUPHRASIE.

Vous dédaigner ?

OLIVIER.

Voyez quel air indifférent
Chacun me montre ici ; votre maman, vos frères
Me regardent à peine, et ne m'écoutent guères.

EUPHRASIE.

Quelle injustice !

OLIVIER.

A vous seulement je m'en plains ;
J'oublie auprès de vous tous ces petits chagrins.
Mais vous, qui me plaignez, n'avez-vous pas des peines ?
Vous soupirez ; je crains...

EUPHRASIE.

Hélas ! qui n'a les siennes !
Votre tort est ici d'être pauvre ; et le mien,
Ou plutôt mon malheur, c'est d'avoir trop de bien,
Puisqu'enfin je ne dois qu'à ma seule fortune,
De ce monsieur Lorsan, la recherche importune.

OLIVIER.

Quoi ?

EUPHRASIE.

Je n'avais pas vu le danger de si près ;
J'ai peu craint jusqu'ici cet amant, j'esperais

Que ses nombreux défauts, désabusant ma mère,
Lui feraient tôt ou tard abjurer sa chimère;
J'étais bien dans l'erreur, et je vois aujourd'hui
Qu'elle redouble encor d'affection pour lui;
Mes deux frères, sur-tout Merville, le soutiennent;
Et je sens trop qu'au point où les choses en viennent;
Il faut que je m'explique enfin; moi, l'épouser!....
Mais d'un autre côté comment le refuser?

OLIVIER.

Que cette alternative est pour moi douloureuse!
Je consens à souffrir si vous êtes heureuse.

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, JULE, OLIVIER.

JULE, *entrant du fond.*

Ah! vous voilà tous deux; nous causerons du moins.
Je ne sais ce qu'ils font; ils ont de graves soins.
Mon frère a ce matin ses visites en tête;
Pour le même sujet ma mère aussi s'apprête,
Et l'on me laisse seul.

EUPHRASIE.

Tu sais t'occuper, toi.

JULE.

Oui, vous savez aussi vous occuper, je voi;
Je viens vous déranger, peut-être? c'est dommage!
Vous lisiez, travailliez? c'est assez votre usage.

OLIVIER.

Et toi, ne lis-tu pas quelquefois?

JULE.

Mon dieu ! non.
Je ne lis presque plus ; on ne fait rien de bon.

OLIVIER.

Jul tranche, décide... oh ! c'est un homme habile.

EUPHRASIE.

Comment donc ? il a fait tout seul un vaudeville.

JULE.

Et moi, je vous soutiens, (enfin on s'y connaît,)
Qu'on pourrait faire mieux que tout ce qu'on a fait.
(*à Olivier.*) Eh bien ! tu souris, toi ?

OLIVIER.

Défends-tu de sourire ?

JULE.

Non ; mais lorsque soi-même on se pique d'écrire,
On a le droit d'avoir un avis.

OLIVIER.

Pourquoi pas ?

JULE.

Me nieras-tu ?...

OLIVIER.

Moi ? rien.

JULE, *à Euphrasie.*

D'honneur ! à chaque pas
Il recule.

EUPHRASIE.

Il te craint. Moi, j'attends qu'il te dise :
« Mon ami, permettez d'abord qu'on vous instruise

» Pendant six mois; après nous pourrons disputer ».

JULE.

Ah ! je sens l'épigramme.

EUPHRASIE.

Eh ! mais, sans plaisanter,
Mon frère, est-ce qu'on peut deviner la science ?
Le goût même a besoin de tems, de patience.
Aurait-on tout l'esprit... que Jule peut avoir,
Il me semble qu'on doit se piquer de savoir
Les choses seulement que l'on a bien apprises.
Je l'ai cru jusqu'ici.

JULE.

Bah ! préjugés ! sottises !
Pauvre jeunesse ! ainsi, jadis on l'accablait,
Même encore du tems d'Olivier, il fallait,
Pendant dix ans et plus essuyer au collége,
Des auteurs, des pédans, le barbare cortége ;
Et du fond de cet antre on sortait pâle et sec,
Bien chargé, bien nourri de latin et de grec :
On eût de Démosthène expliqué la harangue,
Mais on ne savait pas un seul mot de sa langue.
Et tenez, en deux ans, moi j'en ai plus appris,
En observant le monde, en courant dans Paris,
Qu'Olivier dans ses cours, dans ses classes, ses livres.

EUPHRASIE.

Bon dieu ! de quel fardeau, mon ami, tu délivres
Les enfans de nos jours ! ...

JULE.

Mais ceux des jours passés,
Avec tout leur savoir sont-ils plus avancés ?

Savent-ils mieux juger d'une pièce nouvelle ?
Ordonner une fête, ou charmer une belle ?
Ont-ils dans l'entretien plus de tact, plus de sel,
Plus de grace, en un mot, et d'esprit naturel ?

(*à Olivier.*)

Monsieur l'auteur, ici, voyons, qu'allez-vous dire ?

OLIVIER.

Moi ? je me garde bien de dire un mot ; j'admire !
Je sens que pour s'instruire, il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin ;
Oh ! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes ;
Je vois qu'à moins de frais, il est de beaux esprits,
Et même des savans, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et des heures entières,
Vont parler, discuter, sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,
Dans le monde, au spectacle, en famille, par-tout,
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très-contens d'eux-mêmes.

JULE.

Mais, Olivier s'avise aussi de persiffler !

EUPHRASIE.

Comme un autre, en effet, s'il voulait s'en mêler....

JULE.

Son discours ironique est le plus fin du monde ;
Mais ne répond à rien.

OLIVIER, *un peu animé.*

Que veux-tu qu'on réponde ?

On est tout confondu, d'un ton si décidé ;
Tu sais tout, à t'entendre ; et monsieur de Naudé
Me disait même hier : « que de chose j'ignore ;
» Mon ami, je vieillis, en m'instruisant encore ».

JULE.

Oui ! c'est édifiant.

OLIVIER.

« J'admire, ajoutait-il,
» Et l'air de confiance, et l'éternel babil,
» De ces messieurs, à peine échappés de l'enfance,
» (Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.)
» Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien,
» Mais, ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien ;
» Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
» Et de leur nullité publiquement s'honorent ;
» Êtres inconséquens, neufs et blasés, flétris,
» Tels que des fruits sans goût, avant le tems mûris.
» A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes,
» Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes ».

JULE.

Le cher monsieur Naudé te disait tout cela ?

OLIVIER.

Ce sont ses propres mots.

JULE.

A merveille ; voilà
Citer les gens, mon cher, d'une façon heureuse.
Mais la conversation deviendrait sérieuse,
Et ce n'est pas mon genre ; adieu ... mes chers amis,
Vous et moi différons de sentimens, d'avis ;

C'est un malheur ; mais, quoi ? je tiens à mon système :
Vous jugez sur parole, et moi, d'après moi-même :
Voilà la différence. *(Il sort en fredonnant.)*

SCÈNE V.

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

Eh ! mais, en vérité,
Je crois le petit Jule un peu déconcerté.

OLIVIER.

Ah ! pardonnez ; peut-être ai-je été trop sévère ;
Un moment j'oubliai qu'il était votre frère.

EUPHRASIE.

D'une leçon plus forte il aurait grand besoin.
Jule n'a qu'un défaut, mais qu'il porte un peu loin :
Il veut avoir trente ans, quand il n'en a que seize.

OLIVIER.

Eh ! oui ; qu'il extravague ailleurs tout à son aise ;
Et, contre moi, s'il veut, dispute à tout propos,
J'y consens ; mais ici, qu'il me laisse en repos.
Quoi ! me poursuivre auprès de vous, bonne Euphrasie,
Me forcer à parler, et vers et poésie !
C'est trop.

EUPHRASIE.

Vous vous fâchez, je crois ?

OLIVIER.

Oui, j'en conviens ;
S'il perd son tems, du moins, qu'il épargne le mien ;
Les momens sont si chers.

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, OLIVIER.

Mme. MERVILLE, *du fond, à part.*

ALLONS, encore ensemble!
Eh! mais, ils sont tous deux fort émus, ce me semble.
(haut.) Vous voilà donc?

EUPHRASIE, *un peu embarrassée.*

Oui, nous...

Mme. MERVILLE, *à Olivier, assez froidement.*

Merville en bas m'attend,
Voulez-vous bien l'aller retenir un instant;
Vous le ramenerez ici dans un quart d'heure;
Seule, avec Euphrasie, il faut que je demeure.

OLIVIER.

Ma cousine, j'y cours.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

Mme. MERVILLE.

MA fille, écoutez-moi:
Cet Olivier, ici vient fort souvent, je voi,
Et de son entretien rien ne peut vous distraire;
Cette assiduité commence à me déplaire.

EUPHRASIE.

Cet Olivier !... du moins, ainsi vous l'appelez,
Il est notre parent.

Mme. MERVILLE.

Il l'est, si vous voulez,
Quoique de loin ; aussi, sans cesse il me prodigue
Le beau nom de cousine, au point qu'il m'en fatigue.

EUPHRASIE.

Vous en parlez, peut-être, avec bien du mépris ;
Si l'esprit, la vertu, les talens ont leur prix,
Je pense qu'Olivier, en qui tout cela brille,
Ne peut faire qu'honneur à toute la famille.

Mme. MERVILLE.

Rien n'honore, à Paris, que l'or et le crédit.
C'est monsieur de Naudé, c'est lui, sans contredit,
Qui, par son nom, son rang, son état nous honore ;
Mais, Olivier....

EUPHRASIE.

N'est rien ; il est pauvre. Ah ! j'ignore
Si monsieur de Naudé serait content ici
De s'entendre louer aux dépens d'un ami ;
Il a, pour Olivier, la plus sincère estime,
Et de sa pauvreté ne lui fait pas un crime.

Mme. MERVILLE.

A la bonne heure ! mais, parlez-moi de Lorsan ;
Il est connu, fêté ! voilà, convenez-en,
Quelqu'un qu'on peut citer, qui marque dans le monde.

EUPHRASIE.

Mais, il faut que les mœurs, que le cœur y réponde.

Mme. MERVILLE.

Sans doute; mais Lorsan est jeune encor; le tems
Mûrit tout; peut-on être un sage à vingt-cinq ans?
Il me plaît par son air, ses discours, ses manières;
Puis, c'est le protégé de mes fils.

EUPHRASIE.

Ah! mes frères
Protégent...

Mme. MERVILLE.

Pourquoi pas? mes fils ont....

EUPHRASIE.

Du babil.

Mme. MERVILLE.

De l'esprit naturel.

EUPHRASIE.

Soit. Cela suffit-il?

Mme. MERVILLE.

Il ne s'agit pas d'eux, mais de Lorsan, ma fille;
Leur plus intime ami, bientôt de la famille,
Qui, comme tel, par vous, doit être regardé.

EUPHRASIE.

Mais, vous aviez promis à monsieur de Naudé
D'attendre un peu...

Mme. MERVILLE.

Bon! bon! pure plaisanterie!
C'est, d'un vieillard aimable, une galanterie....

SCÈNE VIII.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, MERVILLE, OLIVIER.

MERVILLE.

Me faire ainsi languir, ma mère, y pensez-vous?

Mme. MERVILLE.

Je parlais d'une affaire....

MERVILLE.

Et notre affaire à nous?
Elle est plus importante.

Mme. MERVILLE.

Eh! mais...

MERVILLE.

Qui vous arrête?
Eh! venez donc, de grace.

Mme. MERVILLE.

Allons, me voilà prête.

MERVILLE, *à Euphrasie.*

Au revoir.

Mme. MERVILLE, *à Euphrasie, à demi-voix.*

Vous, pesez ce que je vous ai dit,
Ma fille, et songez bien...

EUPHRASIE.

Oui, ma mère, il suffit.

Mme. MERVILLE.

Vous m'entendez. *(à Olivier, en le saluant.)*
Monsieur ..

SCÈNE IX.

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER.

MONSIEUR! ... ah! votre mère,
Plus que jamais pour moi devient froide et sévère.

EUPHRASIE.

Vous croyez?

OLIVIER.

Je le crains; j'ai trop su l'observer!
C'est le plus grand malheur qui me pût arriver.

EUPHRASIE.

Allons, chassez bien loin ces mauvaises pensées.

OLIVIER.

Hélas! un mot de vous les a bientôt chassées.

SCÈNE X.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

JE vous trouve tous deux; doux spectacle pour moi!
Pour ta chère cousine, avec plaisir je voi
Ton tendre attachement, les soins que tu lui donnes.

OLIVIER.

J'ai bien peu de mérite.

M. DE NAUDÉ.

Oui: les jeunes personnes
Ont à leurs bons cousins quelqu'obligation
Pour l'agrément, ainsi que pour l'instruction.

Elles pourraient trouver tout cela chez leurs frères,
Mais d'elles quelquefois ils ne s'occupent guères ;
Je parle en général ; les soins d'un étranger,
Moins commodes souvent ne sont point en danger ;
Le cousin tient des deux et d'abord intéresse ;
Il inspire à-la-fois confiance et tendresse ;
A sa cousine aussi, sans en être amoureux,
Il desire de plaire, il s'établit entr'eux
Un commerce innocent et de jeux et d'études,
D'espérance, de vœux, même d'inquiétudes,
D'où naissent pour toujours ces touchans souvenirs,
Des travaux les plus doux et des premiers plaisirs.

EUPHRASIE, *à part.*

Hélas ! oui.

M. DE NAUDÉ.

Moi, sur-tout, juge si j'apprécie
Tes sentimens si purs pour l'aimable Euphrasie !
Car tu sais l'intérêt que j'y prends... sûrement
On t'aura fait l'aveu du tendre sentiment...

EUPHRASIE.

Non, je n'ai pas encore...

M. DE NAUDÉ, *à Euphrasie.*

Avouez que vous-même,
Vous avez oublié déjà que je vous aime.
(*à Olivier.*) Oui, mon ami, je l'aime, et de ma passion
J'ai fait ouvertement la déclaration.

OLIVIER.

Quoi ! monsieur, vous avez?...

M. DE NAUDÉ.

Tu vois qu'à tant de charmes,
A tout âge, Olivier, il faut rendre les armes.

Je me croyais sauvé, mais...

OLIVIER, *à Euphrasie, avec un peu de chagrin.*

Vous n'en disiez rien,
Mademoiselle?

M. DE NAUDÉ.

Ah! ah! mais cela n'est pas bien:
A son cousin, d'ailleurs un ami sûr, intime...

EUPHRASIE.

Très-digne, je le sais, monsieur, de votre estime,
De votre confiance...

M. DE NAUDÉ.

Oh! oui, cet ami là,
Il est fait pour m'entendre; et sans peine il croira
Qu'on puisse vous aimer; il vous rend bien justice.

OLIVIER.

Aussi, ne doutez point qu'Olivier n'applaudisse,
Et ne partage...

M. DE NAUDÉ.

Eh! mais, voyez comme il répond!
Il est tout interdit: et c'est tout simple au fond;
Moi, je lui dis le fait, et non les circonstances:
Reçois, cher Olivier, ces douces confidences,
Apprends...

EUPHRASIE.

Vous, permettez? un tel aveu, je croi,
Se passera fort bien de ma présence.

M. DE NAUDÉ.

Eh! quoi!

Vous sortez ?

EUPHRASIE.

J'ai besoin d'un peu de solitude.

M. DE NAUDÉ.

Aussi, je vous dérange au milieu de l'étude !
Je suis indiscret.

EUPHRASIE.

Vous ? nous déranger ? jamais.

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas mon dessein, non, je vous le promets.
Ah ! plutôt dans mon cœur, croyez, chère Euphrasie,
Que vous êtes tous deux réunis pour la vie.

EUPHRASIE, *à part en sortant.*

Ah ! malheureuse !

OLIVIER, *à part.*

Il l'aime ! ah ! c'en est fait.

SCÈNE XI.

M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien !
Ceci t'étonne, ami ?

OLIVIER.

Mais un peu, j'en convien.

M. DE NAUDÉ.

Je conçois ta surprise ; une flamme si prompte...
De mes motifs d'abord je veux te rendre compte.

OLIVIER.

Ah !

M. DE NAUDÉ.

Sans les dire tous, au moins pour le moment,
Mon ami, ne crois pas que cet attachement
Que j'annonce aujourd'hui pour la jeune Euphrasie,
Soit de ces feux soudains nés de la fantaisie.
Pour elle, dès long-tems, j'eus estime, amitié ;
Mais c'est... te le dirai-je, une tendre pitié,
Qui fait qu'en ce moment j'éclate et me déclare.

OLIVIER.

La pitié ?

M. DE NAUDÉ.

Ce mot là te semble un peu bizarre.

OLIVIER.

Je n'aurais jamais cru que la compassion
Fût le motif...

M. DE NAUDÉ.

Écoute, et cette expression
Dans ton esprit bientôt sera justifiée.
Notre Euphrasie allait être sacrifiée,
Tu l'as pu voir ; sa mère un peu jeune, entre nous,
Par pure ambition lui donnait pour époux
Un fat qui n'aime rien, hors lui seul qu'il adore,
Qui recevant sa main, croit l'honorer encore ;
Sans principes, sur-tout sans mœurs...

OLIVIER.

Il est certain...

M. DE NAUDÉ.

Tranchons le mot : Lorsan est un franc libertin.
Et tiens, car avec toi je n'ai point de mystère,

J'apprends à l'instant même une fâcheuse affaire,
Où Lorsan joue un rôle... oh ! mais des plus vilains ;
Il s'agit d'une femme, helas ! qu'au fond je plains :
Car d'un moment d'erreur elle est trop bien punie ;
C'était peu de l'avoir indignement trahie ;
Il a fait à plaisir un éclat scandaleux,
S'est hautement vanté... Les parens furieux,
Ont de l'époux absent embrassé la querelle ;
Pour l'appaiser, dit-on, l'autorité s'en mêle ;
Mais je ne sais encor les détails qu'à demi ;
De tous ces braves gens je suis l'ancien ami,
Et j'espère calmer leur trop juste colère.

OLIVIER.

Et voilà l'homme, ô ciel ! qui se flatte de plaire !

M. DE NAUDÉ.

Mais en effet, tu vois quel époux ce serait,
Qu'un homme tout ensemble immoral, indiscret,
Qui séduit une femme, et sans pudeur l'affiche,
N'aspire à celle-ci, que parce qu'elle est riche,
Et de cette famille eût détruit le bonheur.

OLIVIER.

Vous me faites trembler.

M. DE NAUDÉ.

Tel est, sur mon honneur,
Mon vrai but, Olivier, le dessein qui m'anime.
Je desire en ce jour sauver une victime.

OLIVIER.

Voilà bien votre cœur et votre loyauté,
Généreux...

M. DE NAUDÉ.

Parle moins de générosité.

Mon motif est loyal, mais n'a rien d'admirable ;
Franchement Euphrasie est tout-à-fait aimable ;
Je l'aime, et je sens bien, soyons de bonne foi,
Qu'en voulant son bonheur, je travaille pour moi.
Tu vois que ma démarche est assez naturelle.

OLIVIER, *s'animant par degré.*

Ah ! sans doute, les vœux que vous formez pour elle,
Sont ceux que tout le monde eût faits au fond du cœur,
Qui n'a point en secret admiré sa candeur,
Ses vertus, son esprit délicat, raisonnable,
Sa grace enchanteresse, et sa sagesse aimable,
Cet enjouement si pur, cette naïveté,
Jointe au plus grand talent, et sur-tout sa bonté ?

M. DE NAUDÉ.

Ce portrait est fidèle, il m'excite, il m'enflamme ;
J'en sens mieux mon bonheur ! ô d'une telle femme
Heureux l'époux ! heureux qui peut la mériter !

OLIVIER.

Ce sera vous, monsieur.

M. DE NAUDÉ.

Je n'ose m'en flatter.
Je ne m'aveugle point ; je sais quel est mon âge.
Il est vrai qu'Euphrasie est raisonnable et sage,
Et peut-être mes soins délicats, complaisans,
Me feront pardonner mes soixante-deux ans.
Olivier, le crois-tu ? dis-le moi, sois sincère.

OLIVIER.

Vous lui rendez justice ; oui, votre caractère,
Vos vertus toucheront un aussi noble cœur ;
Et vous serez heureux en faisant son bonheur.

M. DE NAUDÉ.

Cher Olivier, pour toi, cette bonne Euphrasie,
Sera ce que je suis, une sincère amie,
Tu l'aimeras aussi ? promets-le moi.

OLIVIER, *troublé.*

Monsieur,
Oui, je la chérirai comme ma propre sœur.

M. DE NAUDÉ.

Fort bien.

OLIVIER.

J'aurai pour elle une tendresse pure,
Un respect filial... croyez, je vous assure...
Je ne saurais parler... je vais en liberté...

M. DE NAUDÉ.

Va, va...

OLIVIER, *revenant sur ses pas, avec abandon, et ne pouvant retenir ses larmes.*

Mais soyez sûr que je suis enchanté,
Et que votre Olivier goûte une jouissance...
Un délice aussi pur que sa reconnaissance. *(Il sort.)*

M. DE NAUDÉ.

Oui, je crois tout.

SCÈNE XII.

M. DE NAUDÉ, *seul.*

Je lis dans le fond de ton cœur,
Noble, excellent jeune homme! ô dieu! que de candeur!
Quel ami! je l'admire autant que je méprise
Cet indigne Lorsan. Suivons mon entreprise,
Hâtons-nous... mais courons d'abord au plus pressé;
Étouffons une affaire où l'honneur est blessé;
Servons et mes amis et ce Lorsan lui-même;
Et bientôt, je reviens, en suivant mon système,
Obtenir d'Euphrasie un secret entretien:
Il le faut, il y va de mon bonheur, du sien.
Je sens bien que ma marche est un peu singulière;
Moi-même, j'en souris... enfin, c'est ma manière;
A son penchant toujours il faut payer tribut;
Qu'importe le chemin, pourvu qu'on aille au but.

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JASMIN, *seul.*

Quoi ! monsieur de Naudé, sur le soir de sa vie,
D'aimer, de plaire encor ressent la douce envie ?
La belle occasion ! un vieillard amoureux,
Et qui tout à-la-fois est riche et généreux !
Ah ! si j'étais à lui, ma fortune était faite.

SCÈNE II.

JULIE, JASMIN.

JASMIN, *à Julie qui entre.*

Vous en profiterez, trop heureuse soubrette.

JULIE.

De quoi donc ?

JASMIN.

Des amours de monsieur de Naudé,
Pour toi, ma chère enfant, c'est un beau coup de dé ;
Je t'en reponds.

JULIE.

Eh ! oui, l'affaire est assez bonne,
Et tu m'y fais songer ; en effet...

JASMIN.

Ah ! friponne !

Tu n'y songeais pas ?

JULIE.

Non.

JASMIN.

Non ? d'un trésor pareil
Tu devrais me donner moitié pour le conseil.

JULIE.

Je le reçois gratis. Vraiment, je conjecture
Que je pourrai tirer parti de l'aventure ;
Non pas pour l'intérêt : je n'y pense pas.

JASMIN.

Bon !
Pense-t-on à cela ? toi sur-tout.

JULIE.

Qui, moi ? non ;
Je m'embarrasse peu de l'argent du bonhomme.

JASMIN, *à part.*

Qu'elle prendra fort bien.

JULIE.

Tiens, Jasmin, dieu sait comme
Il va venir à moi d'un air doux, caressant,
Mais tremblant, modeste...

JASMIN.

Oui, comme un adolescent.

JULIE.

Implorer mes secours, mon appui secourable ;
Et moi qui ne suis pas cruelle, inexorable...

JASMIN.

Non ?

JULIE.

Je donne l'espoir de me laisser fléchir;
Mais je demande un peu le tems de réfléchir.
Or lui qui franchement n'a pas le tems d'attendre,
En devient plus pressant, et d'une voix si tendre,
M'exprime son ardeur, son désespoir, qu'enfin
Je lui prête l'oreille et pourtant d'un air fin,
Je fais envisager des rivaux, des obstacles;
Mais l'amour, tu le sais, Jasmin, fait des miracles;
Et déjà trop habile à me persuader,
Notre éloquent vieillard saura me décider
Par quelques traits puissans sur les ames sensibles.

JASMIN.

Oui, de ces argumens qu'on nomme irrésistibles.

JULIE.

Allons... encore!

JASMIN.

Enfin, tout cela, conviens-en,
Te rapportera plus que l'hymen d'un Lorsan.
C'est monsieur de Naudé, je te laisse, courage.

JULIE.

Ce tête-à-tête là ne te fait point d'ombrage ?

JASMIN.

Ta vertu me rassure. (*Il sort*)

SCÈNE III.

JULIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Ah! puis-je, dites-moi,
Voir ces dames?

JULIE.

Madame est sortie, et, je croi,
N'est pas près de rentrer.

M. DE NAUDÉ.

Et l'aimable Euphrasie?

JULIE.

Mais elle écrit.

M. DE NAUDÉ.

Alors, cette heure est mal choisie.
(Il va pour sortir.)

JULIE, *le retenant.*

Elle a bientôt fini; si monsieur desirait
Attendre?

M. DE NAUDÉ.

Auprès de vous on attend sans regret.

JULIE.

Vous êtes bien poli; mais si mademoiselle
Est absente, du moins nous pourrions parler d'elle.

M. DE NAUDÉ.

JULIE.

Entre nous, monsieur, je sais un peu
Vos projets, votre amour.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'en ai fait l'aveu
Hautement; vous devez en savoir quelque chose.

JULIE.

Et vous m'en voudriez dire un mot, je suppose?

M. DE NAUDÉ.

J'en parle avec plaisir.

JULIE.

Sans doute on vous a dit
Que sur ce jeune cœur j'ai bien quelque crédit;
Que....

M. DE NAUDÉ.

Cela va sans dire; à-la-fois douce et vive,
Vous devez, je le vois, être persuasive.

JULIE.

Vous me flattez. (*à part.*) Fort bien.

M. DE NAUDÉ.

Mais il n'est pas ici
Besoin de longs détours, de tant d'adresse; aussi
Je ne compte employer que ma vieille franchise.

JULIE.

C'est la bonne. Mais, quoi? s'il faut que je le di
De ma jeune maîtresse, au moins jusqu'à
Le cœur fut insensible et rebelle à l'am

M. DE NAUDÉ.

On pourra l'attendrir.

JULIE.

J'aurais peine à le croire :
Elle est si fière...

M. DE NAUDÉ.

Alors, j'en aurai plus de gloire.

JULIE.

Ah ! ah ! vous espérez vaincre cette froideur ?

M. DE NAUDÉ.

Les obstacles toujours redoublent mon ardeur.

JULIE.

Vraiment, je vous admire.

M. DE NAUDÉ.

Oh ! je suis téméraire.

JULIE.

Peut-être ignorez-vous qu'il est un adversaire ?

M. DE NAUDÉ.

Un adversaire ? eh ! mais, n'en est-il qu'un ?

JULIE.

Pas mal !

M. DE NAUDÉ.

Oui, mon enfant, pour moi c'est trop peu d'un rival,
Trop peu de deux amans pour la belle Euphrasie.

JULIE.

Ce Lorsan ne vous cause aucune jalousie ?

M. DE NAUDÉ.

Il ne me fait pas peur.

JULIE.

Il est pourtant, je croi,
Un peu plus jeune.

M. DE NAUDÉ.

Il a trente ans de moins que moi,
Je le sais ; mais je sais à quel cœur je m'adresse.
S'il a plus d'agrémens, j'aurai plus de tendresse.

JULIE.

Je ne vous nierai pas qu'il est vif et pressant,
Qu'il m'a sollicitée, il est intéressant.

M. DE NAUDÉ.

Oui, pour lui, je vois bien, que votre zèle penche.

JULIE.

Il est certain... monsieur, tenez, moi, je suis franche :
Malgré mille agrémens qui préviennent pour lui,
Il ne néglige rien pour gagner mon appui ;
Il m'a ce matin même, oh ! promis... l'impossible ;
Mais à l'intérêt, moi, je suis si peu sensible !
Je servirais bien mieux par amitié, de cœur,
Un galant homme... un homme... oui, tel que vous, monsieur
C'est qu'obliger alors c'est une jouissance,
Qui pourrait dispenser de la reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Croyez-vous que je fusse homme à m'en dispenser ?

JULIE.

Mais ce n'est pas à moi qu'il convient d'y penser ?

Je suivrai mon penchant en vous rendant service ;
Et vous seriez le maître...

M. DE NAUDÉ.

Ah ! je vous rends justice ;
J'aime des sentimens nobles et délicats,
Mademoiselle.

JULIE, *vivement.*

Eh bien, voulez-vous, en ce cas,
Monsieur, qu'à votre amour ici je m'intéresse ?
Que je vous serve auprès de ma jeune maîtresse ?
Dites un mot, je cours...

M. DE NAUDÉ, *la retenant.*

Rien de plus obligeant.
L'appui que vous m'offrez, d'un air si prévenant,
Me serait fort utile, et presque nécessaire ;
J'en fais assurément très-grand cas, mais, ma chère,
Je vous estime trop pour l'oser mettre à prix. *

SCÈNE IV.

JULIE, LORSAN, M. DE NAUDÉ,

LORSAN, *accourant vers Julie sans voir monsieur de Naudé.*

Eh bien ! suis-je toujours un de tes favoris,
Ma belle ? mais d'abord, il faut que je t'embrasse.

* Nota. (*Julie un peu déconcertée se retire à droite, et monsieur de Naudé a gauche, en la regardant malignement.*)

JULIE, *se défendant.*

Monsieur...

LORSAN.

Tu fais l'enfant!

JULIE.

Laissez-moi donc, de grace.

LORSAN.

As-tu bien assuré l'objet de mon amour,
Que je meurs... (*Il l'embrasse.*)

JULIE.

Est-ce ainsi....

LORSAN.

Chaque chose a son tour.

JULIE.

Laissez... (*elle se degage et dit à part en sortant.*)
Pour m'enrichir, voyez le beau régime!
Le jeune homme m'embrasse, et le vieillard m'estime.

SCÈNE V.

LORSAN, M. DE NAUDÉ.

LORSAN, *revenant de poursuivre Julie.*

Je ne vous voyais pas, monsieur; pardon.

M. DE NAUDÉ.

C'est moi,
Dans cette occasion, qui vous dérange.

LORSAN.

En quoi?

Il faut bien s'égayer.

M. DE NAUDÉ.

Voyez ma mal-adresse!
Je vous croyais épris de sa jeune maîtresse.

LORSAN.

Mais je le suis. Voyez, d'elle ici nous causions.

M. DE NAUDÉ.

Ah! vous vous permettez de ces distractions!
Cette façon d'aimer est un peu plus commode.

LORSAN.

Ce n'est peut-être pas, je crois, l'ancienne mode;
Nous ne pouvons aimer de même... ah ça! monsieur,
Nous sommes donc rivaux?

M. DE NAUDÉ.

Mais oui, j'ai cet honneur,
Du moins, si vous aimez en effet Euphrasie.

LORSAN.

Ainsi vous persistez dans cette fantaisie?

M. DE NAUDÉ.

Vous sentez qu'à mon âge on doit être constant:
Je n'aurais pas cessé d'aimer en un instant.

LORSAN.

Eh! mais, vous badinez? car il n'est pas possible...

M. DE NAUDÉ.

Pas possible, monsieur, qu'un vieillard soit sensible?

LORSAN.

Qu'une belle vous charme, eh! oui, je le conçoi;
Mais, en être amoureux!... amoureux comme moi...

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas comme vous; vous l'avez dit vous-même.

LORSAN.

J'entends bien; je veux dire, aimer... là... comme on aime.

M. DE NAUDÉ.

C'est à l'âge que j'ai qu'on aime tout de bon.

LORSAN.

Pouvez-vous espérer de plaire?

M. DE NAUDÉ.

Pourquoi non?
Les femmes, vous savez, ont par fois tel caprice,
J'en pourrais profiter.

LORSAN.

Vous leur rendez justice,
Elles ont sûrement leurs caprices, mais quoi?
Elles compareront; alors dispensez-moi....

M. DE NAUDÉ.

J'entends, je perdrais tout sans doute au parallèle;
Je sais trop bien, monsieur, qu'entre nous une belle
Ne balancera pas, pour peu qu'elle ait des yeux.

LORSAN.

Notre Euphrasie en a.

M. DE NAUDÉ.

Mais, si je l'aimais mieux?...

Puis, je veux son bonheur.

LORSAN.

Votre ame est généreuse.
Une femme avec vous doit être plus heureuse.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être, grace à moi.

LORSAN.

Bien ! j'ignore entre nous,
Pour moi, si je dois être un excellent époux.
C'est un état nouveau, celui des bonnes ames.
Mais en amour, je crois avoir de quelques femmes,
Soit dit sans vanité, su faire le bonheur;
Car en épousant, moi, je m'immole, d'honneur.

M. DE NAUDÉ.

Le bonheur, dites-vous? ah ! ce mot me rappelle
Une affaire, monsieur, qui vous touche.

LORSAN.

Laquelle?

M. DE NAUDÉ.

J'ai lieu d'être surpris qu'ainsi vous l'oubliez !
Une femme en secret gémit (*Lorsan sourit.*) vous souriez?

LORSAN.

Oui, je vois à présent ce que vous voulez dire.

M. DE NAUDÉ.

Vous vous en souvenez, et vous pouvez en rire !
Monsieur; si c'est pour vous un jeu d'avoir trahi,
Déshonoré l'objet qui vous a trop chéri,

Songez du moins, songez aux suites sérieuses...

LORSAN.

Oh! les suites, je crois, en sont peu dangereures.

M. DE NAUDÉ.

Voilà ce qui vous trompe : apprenez donc de moi
Qu'en ce moment....

LORSAN, *avec légéreté.*

On vient ; c'est Olivier, je croi.

M. DE NAUDÉ.

Je me vois à regret obligé de suspendre
Ce sujet important. Nous saurons le reprendre.

LORSAN.

A vos ordres, monsieur. (*à part.*) Eh! mais, à quel propos
Vient-il?...

SCÈNE VI.

LORSAN OLIVIER, M. DE NAUDÉ.

LORSAN.

Eh bien! mon cher, vous voyez deux rivaux.

OLIVIER.

Et même bien d'accord, si je puis m'y connaître.

LORSAN.

Oh! oui, le mieux du monde.

M. DE NAUDÉ.

Et cela devait être ;

Moi, j'espère, et monsieur paraît sûr de son fait :
Nous sommes tous les deux fort contens.

OLIVIER.

En effet.

LORSAN, *à Olivier.*

Puisqu'il faut aujourd'hui mourir de jalousie,
N'êtes-vous pas vous-même amoureux d'Euphrasie ?
Cela serait plaisant.

OLIVIER.

En quoi donc ?

M. DE NAUDÉ.

Entre nous,
Pour rival, je craindrais Olivier plus que vous.

LORSAN, *du ton de l'ironie et de la suffisance.*

Et moi donc ! si j'apprends qu'il est de la partie,
Je cède.

M. DE NAUDÉ.

Je craindrais jusqu'à sa modestie.

OLIVIER.

Il n'est pas question de moi dans tout ceci.

LORSAN.

Non, je n'ai qu'un rival, mais il faut dire aussi
Que son expérience est un grand avantage.

OLIVIER.

Peut-être il en aura plus d'un autre en partage.

M. DE NAUDÉ.

Oui, monsieur, j'avouerai mes soixante-deux ans ;
Je ne cacherai point non plus mes cheveux blancs.

LORSAN.

Eh ! pourquoi donc, monsieur ? ce serait bien dommage ;
Au lieu de les cacher il faut en faire hommage.

OLIVIER.

J'ai cru que ces cheveux rappellaient au respect.

LORSAN.

Eh bien! le mien ici peut-il être suspect?
Pour monsieur de Naudé, croyez, je vous conjure,
Que j'ai très-grand respect; bientôt, je vous le jure,
Votre cousine et moi nous allons disputer,
A qui le mieux des deux saura le respecter.

OLIVIER.

Et répétant le mot, vous oubliez la chose.

LORSAN.

De quel droit Olivier plaide-t-il cette cause?
Est-il le champion de monsieur?

OLIVIER.

Pourquoi non?
Si vous continuez d'en parler sur ce ton?

LORSAN.

Mais, monsieur....

M. DE NAUDÉ, *à Olivier.*

Mon ami, votre zèle est aimable,
Mais un peu déplacé; ne suis-je pas capable
De repondre à monsieur, si je juge à propos?

OLIVIER.

Je ne puis souffrir...

LORSAN.

Ah!

M. DE NAUDÉ, *à Olivier.*

Va, va, reste en repos;

Crois, mon cher Olivier, qu'en pareil cas je traite,
Moi seul sans champion, comme sans interprète.

LORSAN.

Oui! traitez-vous souvent de ces matières là?

M. DE NAUDÉ.

Je ne desire pas qu'on me force à cela.

LORSAN.

Je suis persuadé que vous seriez mon maître,
Et redoutable ailleurs autant qu'ici...

M. DE NAUDÉ.

Peut-être.

LORSAN.

Vous pouvez discourir librement en tout cas;
Vous savez bien qu'au mot on ne vous prendra pas.

M. DE NAUDÉ, *passant à côté de Lorsan.*

Et si moi-même au mot ici j'allais vous prendre.

LORSAN.

Celui-la, par exemple, aurait de quoi surprendre:
Vous ne voudriez pas m'exposer, cher rival,
Au cruel embarras d'un combat inégal.

M. DE NAUDÉ.

Ah! monsieur, c'en est trop; il ne m'est pas possible
De vous passer cela.

LORSAN.

Non?

M. DE NAUDÉ.

Je suis doux, paisible;

Mais, quoi! tout a son terme, en deux mots vous savez
Ce que j'ai droit d'attendre et ce que vous devez.

LORSAN.

Quoi! sérieusement, vous voulez une affaire?

SCÈNE VII.

LORSAN, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Soyez témoin d'un trait qui n'est pas ordinaire,
Mes amis.

MERVILLE.

Lequel donc?

LORSAN.

Monsieur n'a que vingt ans.

JULE.

Bon!

LORSAN.

Il aime, il se bat comme en son jeune tems.
(*Il rit et les deux frères aussi.*)

M. DE NAUDÉ, *un peu animé, aux deux frères.*

Oui, messieurs les rieurs, je vous ferai connaître,
Que je suis jeune encor quand on me force à l'être.
(*à Lorsan, à demi-voix.*)
Mais un devoir sacré vous appelle d'abord;
Le véritable honneur est d'expier un tort.
Une famille entière est par vous offensée,
Votre liberté même est, je crois, menacée.

LORSAN, *à demi-voix.*

Ma liberté, monsieur?

M. DE NAUDÉ, *bas.*

Oui, mais parlons plus bas.

OLIVIER, *à part.*

Il faut se taire, ô ciel!

JULE, *bas à Merville.*

On ne les entend pas.

MERVILLE, *de même.*

Ils conviennent entre eux.

JULE, *de même.*

Il a du caractère,
Ce vieillard.

MERVILLE, *de même.*

C'est tout simple, un ancien militaire.

M. DE NAUDÉ, *bas à Lorsan.*

Venez, je veux d'abord servir vos intérêts,
Vous rendre libre, et puis nous nous battrons après.
(*haut*).
Marchons, monsieur.

LORSAN.

(*à part.*)
Marchons. Eh! mais, quel homme étrange!

MERVILLE.

Nous serons les témoins du combat.

SCÈNE VIII.

LORSAN, EUPHRASIE, MONSIEUR DE NAUDÉ, OLIVIER, MERVILLE, JULE.

EUPHRASIE, *qui a entendu les derniers mots.*

QU'ENTENDS-JE ?
Quel combat ?

JULE.

Eh ! mais oui, ma sœur.

M. DE NAUDÉ, *bas.*

Jule, paix donc.
(*haut à Euphrasie.*)
Ce n'est rien, rien du tout.

EUPHRASIE.

Mais, cependant...

M. DE NAUDÉ.

Pardon...
C'était... rassurez-vous. Croyez, je vous conjure ...

LORSAN.

Sans doute... il s'agissait d'une simple gageure.

M. DE NAUDÉ.

Monsieur plaisante, et moi je réponds...

EUPHRASIE.

Ah ! messieurs,
Vous me trompez, je vois.

LORSAN, *d'un*

Je vous réponds de tout.

M. DE NAUDÉ.

Adieu, mademoiselle;
Une affaire pressée un moment nous appelle.

LORSAN.

C'est un mot.

OLIVIER, *à demi-voix à M. de Naudé, se disposant à le suivre.*

Mon ami...

M. DE NAUDÉ, *bas, mais d'un ton ferme.*

Restez là, je le veux.

(Il sort à gauche avec Lorsan; les deux frères les suivent.)

SCÈNE IX.

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

CHER cousin, ce combat? il est donc sérieux?

OLIVIER.

Oui, Lorsan a si loin poussé la raillerie...
Mais les momens sont chers, permettez, je vous prie...

EUPHRASIE.

Quoi! malgré la défense, irez-vous....

OLIVIER.

Ah! j'irai,
Et j'y cours; mon ami m'en saura mauvais gré;

Mais l'amitié, l'honneur, un pouvoir invincible,
Tout m'entraîne.

EUPHRASIE.

Empêchez, hélas! s'il est possible,
Le plus grand des malheurs.

OLIVIER.

Oui, je vois qu'en secret
Votre cœur, à l'un d'eux, prend un tendre intérêt.

EUPHRASIE.

Ah! bien tendre! Olivier, j'en fais l'aveu sincère,
Je dois aimer celui qui vous tient lieu de pere.
J'en ai trop dit: adieu. *(Elle sort toute confuse.)*

OLIVIER, *seul.*

Quels mots viens-je d'ouïr!
O ma pauvre raison, que vas-tu devenir?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

EUPHRASIE.

Pas encor de retour! quelle pénible attente!

Mme. MERVILLE.

Sans doute, comme toi, tout ceci me tourmente,
Et qui pouvait prévoir un tel évènement?

EUPHRASIE.

Monsieur Naudé n'est pas l'aggresseur, sûrement.

Mme. MERVILLE.

Oh! cela, je le crois, et Jule ni Merville,
N'ont pu les empêcher...

EUPHRASIE.

Non, effort inutile.

Mme. MERVILLE.

Tu ne vois rien, j'espère, à craindre pour mes fils?

EUPHRASIE.

Ah! ma mère...

Mme. MERVILLE.

Olivier, dis-tu, les a suivis?

EUPHRASIE.

Oui, de bien près.

Mme. MERVILLE.

Heureux du moins s'il les sépare!
Il faut en convenir, un tel combat est rare...
Il n'est pas dangereux : oui, Lorsan par égard
Aura certainement ménagé le vieillard.
Ils reviendront bientôt; une telle querelle,
J'en suis persuadée, est une bagatelle :
Sais-tu que je me trouve en un grand embarras?

EUPHRASIE.

Vous, ma mère?

Mme. MERVILLE.

Et bientôt tu le partageras.

EUPHRASIE.

Qu'est-ce donc?

Mme. MERVILLE.

Eh mais! oui, s'il faut que je le dise,
Ce monsieur de Naudé, qui tout-à-coup s'avise
De te prendre, ma fille, en belle passion!
Sais-tu bien que cela mérite attention?

EUPHRASIE.

Son hommage, sans doute, et me flatte et m'honore.

Mme MERVILLE.

J'ai cru qu'il plaisantait, mais je vois qu'il t'adore
Tout de bon : ce parti n'est pas à dédaigner.

EUPHRASIE, *souriant.*

Vraiment?

Mme. MERVILLE.

Plus d'un motif propre à déterminer...

Tiens, si je n'étais pas aussi fort avancée,
Je crois....

EUPHRASIE.

Que vous auriez pu changer de pensée.

Mme. MERVILLE.

Je ne dis pas cela ; mais on peut refléchir ;
En mère de famille, ici, je dois agir.
Si ce jeune Lorsan, d'abord est plus aimable,
Son rival est, ma fille, un homme respectable.

EUPHRASIE.

Vous parlez de rivaux ? ah ! peut-être l'un deux...

Mme. MERVILLE.

Eh ! je te dis qu'ils vont revenir tous les deux....

EUPHRASIE.

Plût au ciel !

SCÈNE II.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, MERVILLE, JULE.

Mme. MERVILLE.

Ah ! c'est vous, mes fils ? quelles nouvelles?

MERVILLE.

Des nouvelles ?

Mme. MERVILLE.

Eh ! oui, parlez, quelles sont-elles ?

EUPHRASIE.

Personne n'est blessé ?

JULE.

Mais nous n'en savons rien.

Mme. MERVILLE.

Comment ?

MERVILLE.

Vous nous croyez témoins ?

Mme. MERVILLE.

Sans doute : eh bien ?

MERVILLE.

Eh bien, Jule ni moi de toute cette affaire,
Ne sommes pas instruits mieux que vous.

JULE.

Non, ma mère,
On s'est fort poliment débarrassé de nous.

Mme. MERVILLE.

Que veut dire cela ?

EUPHRASIE.

De grace, expliquez-vous.

MERVILLE.

Le récit sera court. A peine dans la rue,
Où chacun, Lorsan même, a l'ame assez émue ;
Monsieur de Naudé, seul, tranquille, mais rêveur,
S'arrête, et tous les deux nous prie, avec douceur,
De les laisser ; j'insiste : « Ah ! c'en est trop, j'espère,
» Nous dit-il. (mais d'un ton ferme et presque sévère,)
» Que vous épargnerez d'inutiles efforts ;
» Il faut qu'avec monsieur je reste seul ». Alors,
Sans nous entendre, il prend un carosse de place,
Y monte avec Lorsan, nous salue avec grace,

Et dans l'instant s'éloigne en nous laissant, fort sots,
Mon frère et moi : voilà notre histoire en deux mots.

Mme. MERVILLE.

Cet air mystérieux est extraordinaire.

EUPHRASIE.

De monsieur de Naudé, c'est bien le caractère.

JULE.

Mais, je ne sais pas, moi, ce que Lorsan avait :
Il me semblait ému, troublé, même inquiet.
On a le cœur plus ferme en rencontre pareille :
Puis monsieur de Naudé lui disait à l'oreille
Des mots qui le frappaient.

MERVILLE.

Moi, j'ai cru voir aussi,
Qu'à l'oreille de même, il lui parlait ici.

Mme. MERVILLE.

Mais, je n'y comprends rien.

JULE.

Au fond, Lorsan est brave ;
Mais il a sur le corps une affaire assez grave.

MERVILLE.

(bas à Jule) (haut)

Allons donc ! étourdi ! non, ce n'est rien, d'ailleurs...
Tout est fini.

JULE.

Sans doute, et j'oubliais.....

Mme MERVILLE.

Messieurs,

Vos discours, franchement, ne me rassurent guères.

MERVILLE.

Après tout, c'est le sort.

JULE.

C'est tout simple.

EUPHRASIE, *très-émue.*

Ah! mes frères!...

SCÈNE III.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE, JULE, JULIE.

JULIE, *accourant par la gauche.*

LES voilà, les voilà : tous deux je les entends.

Mme. MERVILLE.

Ah!

EUPHRASIE.

Ne sont-ils que deux?

JULIE.

Eh! non, les combattans?

EUPHRASIE, *à part.*

Olivier!

Mme. MERVILLE.

Vous saviez cela, mademoiselle?

JULE.

De tout Paris, ce soir, ce sera la nouvelle.

EUPHRASIE.

Je le crains.

MERVILLE.

Ce n'est pas notre faute.

JULIE.

Avoir peur!
Et de quoi? d'un combat qui nous fait tant d'honneur?
Un vieillard qui se bat pour nous!.... Ah!

Mme. MERVILLE, *souriant.*

Tais-toi, folle.

EUPHRASIE.

Ne vous permettez pas une seule parole,
Si vous avez pour moi le plus léger égard.

JULIE.

(à part, en sortant.)
Il suffit. La défense arrive un peu trop tard.
(*Elle sort.*)

Mme. MERVILLE.

Ah! nous allons sortir enfin d'incertitude.

EUPHRASIE, *à part.*

Olivier ne vient point; mortelle inquiétude!

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MONSIEUR DE NAUDÉ, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

Nous revoyons enfin les nobles ennemis.

M. DE NAUDÉ.

Ennemis?

LORSAN.

Ah! plutôt dites les deux amis.
Quant à moi, j'en fais gloire, à jamais nous le sommes,
Et certes, je serais le plus ingrat des hommes
Si je ne jurais pas, à monsieur de Naudé,
Une amitié.. ..

M. DE NAUDÉ, *à Lorsan.*

Monsieur.....

LORSAN.

Oh! non, c'est décidé;
Il faut absolument que je me satisfasse,
Et je déclare ici...

M. DE NAUDÉ.

Monsieur Lorsan, de grace....

JULE.

Vous ne nous parlez pas du combat.

LORSAN.

Un combat?
Me battre avec monsieur! je serais un

Je me battrais pour lui contre toute la terre.

EUPHRASIE, *à part.*

Je respire.

MERVILLE.

Comment?

Mme. MERVILLE.

Quel est donc ce mystère?

JULE.

Vous ne vous êtes pas battu? vraiment?

LORSAN.

Eh! non.
Monsieur me bat sans doute en cette occasion;
Mais, c'est en bienfaisance et même en grandeur d'ame.

Mme. MERVILLE.

Expliquez-vous.

LORSAN.

Eh bien! il est trop vrai, madame....

M. DE NAUDÉ.

Eh! non, monsieur est jeune et vif....

MERVILLE, *bas à Lorsan.*

Apparemment
C'est ta rupture avec cette femme?

LORSAN, *de même.*

Oui, vraiment;
Les parens étaient tous d'une rage effroyable,
Et cela devenait une affaire du diable.

(haut).

Je vous demande à vous, après un pareil trait,
Si nous pouvions nous battre!

MERVILLE.

Impossible, en effet.

Mme. MERVILLE.

Ah! oui, c'est un combat bien noble que le vôtre,
Messieurs.

EUPHRASIE.

Et plût au ciel qu'on n'en vît jamais d'autre.

M. DE NAUDÉ.

Hélas! sur le duel on fait de beaux discours,
Cela n'empêche pas qu'on se batte toujours;
J'ai fait tout comme un autre, et tantôt, à mon âge,
J'allais céder encore à ce barbare usage.
Mais, cette abus serait bien moins commun, je croi,
Si lorsqu'on va se battre, on se disait : « Eh quoi?
» Avant que de laver dans le sang cet outrage,
» Ne puis-je utilement employer mon courage,
» Faire, encore une fois, une bonne action ».
Jugez, si l'on trouvait, l'heureuse occasion
De rendre un bon office, à son propre adversaire.

LORSAN.

C'est cela, justement, que monsieur vient de faire.

M. DE NAUDÉ.

Où donc est Olivier, je ne l'apperçois pas?

EUPHRASIE.

Malgré votre défense, il a suivi vos

MERVILLE.

Comme nous, de monsieur, il a perdu la trace.

EUPHRASIE.

Il ne sait rien encor de tout ce qui se passe.

M. DE NAUDÉ.

Bientôt pour le calmer j'irai l'en prévenir,
Car il m'aime, et je sens combien il doit souffrir.

JULE.

Oui, c'est un bon garçon.

EUPHRASIE.

Votre éloge est modeste.

M. DE NAUDÉ.

Excepté la fortune, il a tout; mais au reste,
Nous venons tous les deux, oubliant le passé,
Reprendre l'entretien où nous l'avons laissé.
Vous nous voyez épris plus que jamais, sans doute,
Mais, sans aigreur, sans fiel, rivaux, amis.

LORSAN.

J'ajoute,
Que sur les sentimens qu'ici vous inspirez,
Vous serez seule arbitre et vous nous jugerez.

LES DEUX FRÈRES.

Oui.

EUPHRASIE.

Cette déférence et noble et délicate,
M'embarrasse, messieurs, autant qu'elle me flatte.

Mme. MERVILLE.

Nous y réfléchirons.

LORSAN.

Oh! d'abord, prononcez;
Car je serai vaincu si vous réfléchissez.

JULE.

Tu plaisantes.

LORSAN.

Eh! non, je crains tout, sur mon ame!

M. DE NAUDÉ.

A mon tour permettez, monsieur, que je réclame,
Vous auriez beaucoup trop d'avantage sur moi,
Le coup-d'œil est pour vous; avec le tems, je croi....

JULE, *étourdiment.*

Au contraire, le tems va.... *(Il s'arrête.)*

M. DE NAUDÉ, *souriant.*

Me vieillir encore,
N'est-ce pas?

EUPHRASIE.

Excusez....

M. DE NAUDÉ.

A seize ans l'on ignore
La force de tel mot.... J'en passe à mes amis.

JULE.

Croyez, monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Bien, bien.

Mme. MERVILLE.

Oh! oui, mes fils...

M. DE NAUDÉ.

Vos fils

Sont d'aimables enfans, nous en ferons des hommes,
J'espère.

LORSAN.

Ah ça! monsieur, tout amis que nous sommes,
Puisqu'entre nous, madame hésite à prononcer,
Et que même l'amour a l'air de balancer,
Nous pourrions convenir d'un autre point, ce semble.

M. DE NAUDÉ.

Du quel?

LORSAN.

Mais de ne pas être toujours ensemble
Pour faire notre cour.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'y pensais aussi,
J'en vais donner l'exemple en vous laissant ici
Déployer, à loisir, votre esprit et vos graces:
Après, j'essaîrai, moi, de marcher sur vos traces,
De me faire écouter; tropheureux si j'obtien
De l'aimable Euphrasie, un moment d'entretien.
(*à Euphrasie.*)
Me l'accorderez-vous? cette faveur est grande.

EUPHRASIE.

Je vous allais, monsieur, faire même demande.

Mme. MERVILLE.

Vraiment?

M. DE NAUDÉ.

Est-il possible? ah! c'est trop de bonté.

LORSAN.

Et puis-je espérer, moi, d'être aussi bien traité?

EUPHRASIE.

Eh! mais...

MERVILLE, *bas à Lorsan.*

Ce doute même est une préférence.

LORSAN, *bas à Merville.*

Oui, j'aurais peine à croire à son indifférence.

M. DE NAUDÉ.

D'une douce promesse en attendant l'effet,
Mesdames, je vous quitte avec moins de regret.
(*bas à Lorsan.*)
Mais je vais cependant songer à votre affaire;
Car il me reste encore une démarche à faire,
J'y cours.

LORSAN, *à demi-voix.*

Monsieur, je suis confus, anéanti.

M. DE NAUDÉ, *haut.*

Peut-être ai-je, en effet, quelque mérite ci.
L'esprit libre et content, grace à mes soins, mon zèle,
Vous serez plus aimable avec mademoiselle
Que ce matin encor vous ne l'auriez été:
Vous voyez que j'ai peu de générosité,
Car je reproche aux gens jusqu'au moindre service.
(*à Euph.*) Adieu: si, profitant de ce moment propice,
L'heureux Lorsan d'abord va vous entretenir:
Ah! des absens du moins daignez vous souvenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

C'est un bien galant homme.

EUPHRASIE.

Ah! oui.

JULE.

Dans sa vieillesse
Il a je ne sais quoi qui tient de la jeunesse.

LORSAN.

C'est mon héros.

Mme. MERVILLE, *à Lorsan.*

Monsieur, nous sommes entre nous;
Dites-nous donc un peu ce qu'il a fait pour vous?

LORSAN, *embarrassé.*

Ah! pardon, à regret je me fais violence,
Mais il m'a dit un mot qui me force au silence.

Mme. MERVILLE, *un peu piquée.*

Vous êtes bien docile ou bien discret. (*à Merville.*) mon fils,
Sur un point important, je voudrais ton avis.

MERVILLE.

Ah! volontiers.

Mme. MERVILLE.

Monsieur m'excusera, j'espère,
Si je le laisse auprès de la sœur et du frère.

LORSAN.

Madame, assurément...

MERVILLE, *d'un air important.*

Pardon, mais hâtons-nous,
Car je suis pressé.

Mme. MERVILLE.

Viens, mon cher fils.
(Il sort en donnant la main à sa mère.)

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, LORSAN, JULE.

JULE.

Voyez-vous
Cet air digne, imposant ! au fait cela me pique ;
Pourquoi le consulter seul comme un fils unique ?
Il me prend fantaisie, entre nous, d'aller voir
Sur quoi l'on délibere. *(Il veut sortir.)*

EUPHRASIE, *le retenant.*

Eh ! tu veux tout savoir ;
Reste.

JULE, *en passant à droite.*

C'est différent. (*à part.*) S'il conseille ma mère,
A notre sœur au moins, moi, je suis nécessaire.

LORSAN.

Jule, eh bien ! vas-tu voir ce qu'on dit là haut ?

JULE.

Non,
Que m'importe ? avec vous je suis bien mieux.

LORSAN.

Trop bon !

(*à Euphrasie.*)
Combien je dois bénir cette douce entrevue!
Car j'ose en espérer la plus heureuse issue.

EUPHRASIE.

Laquelle, je vous prie?

LORSAN.

Enfin je l'obtiendrai
Cet aveu si flatteur, si long-tems desiré!

EUPHRASIE.

Un aveu, dites-vous?

LORSAN.

Oui, l'amour doit, je pense,
Obtenir tot ou tard l'amour pour récompense.

JULE, *à part.*

Il ne s'y prend pas mal. (*bas à sa sœur.*) Réponds en liberté,
Je suis là.

EUPHRASIE.

Mais je veux dire la vérité.
Votre hommage, monsieur, et m'honore et me flatte,
Mais dois-je y répondre?

JULE.

Oui, sous peine d'être ingrate.

LORSAN.

Ah! ta sœur ne peut l'être: avec tant de beauté,
Jule, elle manquerait de sensibilité!
Oh! non. (*à Euph.*) Mais abjurez cette réserve extrême,
Ou je prens pour aveu votre silence même.
(*Jule passe à la gauche de Lorsan.*)

EUPHRASIE, *vivement.*

Je vais parler, monsieur. J'ai promis, demandé
Un entretien secret à monsieur de Naudé;
Et je ne puis avant m'expliquer.

LORSAN.

Pas possible!
(*d'un air suffisant.*)
Ignorer jusques là si vous êtes sensible!

JULE.

Eh! tu t'en flatteras, mon cher, en attendant.

LORSAN.

Vous choisissez au reste un digne confident.
C'est un homme d'honneur, que j'aime et considère,
Que je révère enfin comme mon propre père.

EUPHRASIE.

De pareils sentimens, monsieur, je vous sais gré.

LORSAN.

Une fois votre époux, je vous l'amènerai;
Nous le verrons beaucoup. Plein d'égards pour son âge,
Nous l'admettrons au sein de notre heureux ménage....
Notre ménage!... ô dieu! ce mot seul m'a ravi!
Moi, sous le joug d'hymen, doucement asservi!
Chaîne de fleurs!... pour nous un nouveau jour va naître.
Vous êtes riche, et moi connu, fêté peut-être:
Oh! l'ensemble charmant qu'ainsi nous formerons!
Nous verrons tout Paris; au moins nous choisirons....
Quelle société nous aurons; et fût-elle
Plus brillante cent fois, vous serez la plus belle;
Chacun vous le dira, fort bien; moi, grace au ciel,
Je ne suis point jaloux; il est tout naturel,

Pourvu que votre cœur, à mon cœur seul réponde,
Que vous soyiez aimable aux yeux de tout le monde:
Tel est votre destin, trop long-tems retardé.
Retournez maintenant vers monsieur de Naudé;
Interrogez son ame et noble et généreuse,
Allez, demandez-lui si vous serez heureuse.

JULE.

Sait-il cela par cœur?

EUPHRASIE.

Ce portrait enchanteur
Me séduirait bien plus, s'il était moins flatteur.

LORSAN.

Mais, non, tout simplement j'ai peint votre partage.

EUPHRASIE.

Le mien?... quoi qu'il en soit, sans tarder davantage,
A monsieur de Naudé, si vous le voulez bien,
Je vais ouvrir mon cœur et lire au fond du sien.

LORSAN.

Puisqu'il faut sur mon sort qu'un étranger prononce,
Allez donc; en tremblant, j'attends votre réponse.

EUPHRASIE.

En tremblant? du bonheur est-ce vous qui doutez?
Si j'en crois vos discours, c'est vous qui l'apportez.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LORSAN, JULE.

LORSAN.

Ah! ta sœur est charmante!

JULE.

Oui, mais, mon cher, écoute.

LORSAN.

Je suis le plus heureux des hommes.

JULE.

Toi?

LORSAN.

Sans doute.

JULE.

Un mot. Détrompe-toi, mon ami, sur ce point:
On t'épousera, soit; mais on ne t'aime point.

LORSAN.

On ne m'aime point?

JULE.

Non, pas du tout.

LORSAN.

Tu badines?

JULE.

Point, car cela me fâche.

LORSAN.

Ah! ah! tu t'imagines

Qu'elle me hait?

JULE.

Non, mais qu'elle ne t'aime pas.

LORSAN.

Aussi vrai l'un que l'autre. Ah ça! tu me diras
Les motifs sur lesquels tu fondes, tu prononces.

JULE.

Tout me l'apprend, son air et ses moindres réponses.

LORSAN, *souriant, d'un air suffisant.*

Adieu, cher Jule, adieu, savant observateur!
Elle ne m'aime pas! *(Il sort.)*

JULE, *seul.*

Qu'il garde son erreur;
Que m'importe, après tout? rentrons, car je pétille
D'aller siéger en tiers au conseil de famille.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. MERVILLE, MERVILLE.

Mme. MERVILLE.

Du petit Jule enfin nous voilà délivrés;
Reprenons l'entretien.

MERVILLE.

Ah! tant que vous voudrez,
Mais...

Mme. MERVILLE.

Écoute d'abord avant de contredire.

MERVILLE.

J'ai dit à cet égard tout ce qu'on pouvait dire.
Oui, Lorsan nous convient; nous sommes trois amis,
Compagnons de plaisir; en un mot j'ai promis;
Et quand une fois, moi, j'ai donné ma parole...

Mme. MERVILLE.

Cependant, si ta sœur...

MERVILLE.

Bon! ma sœur serait folle!
Pour monsieur de Naudé qu'elle ait beaucoup d'égard,
D'accord; mais pour époux préférer un vieillard
Au plus joli jeune homme... enfin d'une figure
Charmante, de notre âge et de notre tournure...

Mme. MERVILLE.

Lorsan est plus aimable avec toi, j'en conviens;
Mais monsieur de Naudé, sans parler de ses biens,

A d'autres qualités, un très-grand caractère;
Dans le monde en un mot chacun le considère,
Tu vois son rang, mon fils, et le crédit qu'il a,
Ce qu'il est.

MERVILLE.

Moi, je vois ce que Lorsan sera;
Je regarde en avant, et jamais en arrière;
Notre ami fournira la plus belle carrière!
Jule et moi, grace à lui, sommes sûrs d'un emploi,
Il doit me faire avoir une héritière, à moi.

Mme. MERVILLE.

Ah! ton Lorsan... sa marche ici n'est pas très-claire.
Et monsieur de Naudé se conduit au contraire...
Car je vois que Lorsan s'est donné quelque tort,
Que son sage rival a réparé d'abord.
Ils s'obstinent tous deux à garder le silence,
Mais l'un par modestie et l'autre par prudence.

MERVILLE.

Non, encore une fois, ma mère, ce n'est rien,
Rien du tout. Il est jeune, un peu volage... eh bien!
Il aime le plaisir; après tout qui ne l'aime?
Que de plaisirs enfin nous promet à nous même,
L'hymen avec Lorsan, et combien de douceurs!
Il a, vous le savez, les plus charmantes sœurs,
Qui donnent chaque jour des fêtes ravissantes:
Ma mère, ce sont là des raisons très-puissantes.

Mme. MERVILLE.

Tout-à-fait... Eh! mon fils, vous parlez de plaisirs,
C'est fort bien; mais l'argent, objet de vos desirs,
Vous n'y pensez donc plus, étourdi que vous êtes!
Pourtant il vous en faut pour tout ce que vous faites.

Or, monsieur de Naudé, s'il épouse ta sœur,
Se croira trop heureux d'en être possesseur;
Songer à l'intérêt, lui, né riche lui-même!
Généreux!... juge donc si pour celle qu'il aime..

MERVILLE.

Il faudra cependant lui donner une dot.

Mme. MERVILLE.

Moi, j'espère que non.

MERVILLE.

Vous croyez?

Mme. MERVILLE.

En un mot,
Pour marier la sœur, s'il ne m'en coûtait guères,
Je pourrais faire alors un peu plus pour les frères.

MERVILLE.

Quoi?

Mme. MERVILLE.

Ce que je vous dis est clair, convenez-en.

MERVILLE.

Mais...

Mme. MERVILLE.

Tenez-vous encor à l'hymen de Lorsan?

MERVILLE.

J'y tenais; sûrement, c'est un grand sacrifice...
Mais quand ma mère parle, il faut que j'obéisse.

Mme. MERVILLE.

Ah!

SCÈNE II.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, MERVILLE.

Mme. MERVILLE.

Ma fille, à Lorsan tu peux donner congé.

MERVILLE.

Eh! oui, je l'abandonne.

EUPHRASIE, *souriant.*

Ah! ah! ton protégé!

MERVILLE.

Que veux-tu? moi....

Mme. MERVILLE.

J'ai dit mes raisons à ton frère;
Il consent.

EUPHRASIE.

Se peut-il? tu consens?

MERVILLE.

Oui, ma chère.

EUPHRASIE.

C'est heureux.

Mme. MERVILLE.

Laissez-là vos petits démêlés.
J'aime à croire qu'enfin, ma fille, vous allez
De mon ancien ami recevoir la visite,
Avec l'honnêteté, les égards qu'il mérite.

EUPHRASIE.

Assurément.

Mme. MERVILLE.

J'entends qu'il sera bien traité,
Et que vous lui direz enfin....

EUPHRASIE.

La vérité;
Je la lui dois, ma mère, il est digne...

MERVILLE.

Sans doute;
Mais il est digne aussi, je pense, qu'on l'écoute.

EUPHRASIE.

Ah! c'est lui que tu vas protéger aujourd'hui!

MERVILLE.

Moi, sans le protéger, je m'intéresse à lui.

EUPHRASIE.

A monsieur de Naudé, Merville s'intéresse?
Et tantôt du jeune homme il vantait la tendresse!

MERVILLE.

Chaque chose a son tems. Lorsan est, entre nous,
Plus aimable, d'accord; mais vive un riche époux!

EUPHRASIE.

Riche? toujours ce mot, je l'entendrai sans cesse.

Mme. MERVILLE.

C'est que tout est compris dans ce seul mot richesse.

SCÈNE III.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, JULE, MERVILLE.

JULE, *du fond.*

M'admettra-t-on enfin ?

Mme. MERVILLE.

Entre, Jule.

JULE.

Vraiment !
Vous me traitez ici, je vois, comme un enfant ;
Et je dirais pourtant mon avis en affaire.

MERVILLE.

Ce n'est pas le babil qui te manque, mon frère.

Mme. MERVILLE.

Non.

JULE.

Je ne manque pas non plus d'un certain tact.
Tenez, j'ai découvert, le fait est très-exact ;
Que ma sœur n'aime pas Lorsan le moins du monde.

MERVILLE.

Ah ! ah ! tu sais cela ?

JULE.

Que notre sœur réponde.

EUPHRASIE.

Mais Jule pourrait bien avoir raison.

Mme. MERVILLE.

Tant mieux.

JULE.

Vous voyez donc que j'ai d'assez bons yeux.

Franchement, je soupçonne, entre nous, qu'elle n'aime
Ni Lorsan, ni Naudé, mais...

MERVILLE.

Qui donc?

JULE.

Un troisième.

Mme. MERVILLE.

Un troisième? comment?

JULE.

Que notre sœur... eh! quoi?...
Elle rougit.

EUPHRASIE.

Moi, Jule?... eh! de quel droit? pourquoi
Me tourmenter ainsi?

JULE.

Tu boudes, tu me grondes,
Parce que j'ai trop bien...

Mme. MERVILLE.

J'attends que tu répondes.

EUPHRASIE.

Ma mère...

MERVILLE.

Tout cela va bientôt s'éclaircir,
Car monsieur de Naudé paraît.

SCÈNE IV.

EUPHRASIE, Mme. MERVILLE, M. DE NAUDÉ, MERVILLE, JULE.

M. DE NAUDÉ.

Qu'avec plaisir
Je trouve réunie une chère famille...

Mme. MERVILLE.

Qui vous aime.

MERVILLE.

En vos yeux quel air de gaîté brille!

JULE.

Même d'espoir!

M. DE NAUDÉ.

Peut-être il me serait permis,
Si vous étiez tous deux un peu de mes amis.

MERVILLE.

Espérez donc, tous deux à jamais nous le sommes.

JULE.

Un brave nous sécurit toujours, nous autres hommes.

Mme. MERVILLE.

C'est la moindre vertu de monsieur de Naudé,
Pour votre jeune ami son noble procédé....

M. DE NAUDÉ.

[redacted] peut bien rendre estimable;
[redacted] l'a fait paru plus aimable.

Puis-je enfin réclamer, sans trop être indiscret,
Ce qui me fut promis, un entretien secret.

Mme. MERVILLE.

Mon aveu sur ce point d'abord fut volontaire;
A présent il est juste et même nécessaire.
J'y consens de bon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Mille graces; et vous,
Ma chère demoiselle? un entretien si doux,
Je l'avoue, est l'objet de toute mon envie.

EUPHRASIE.

Pour moi-même, il y va du bonheur de ma vie.

Mme. MERVILLE, *souriant.*

Fort bien.

MERVILLE.

Nous vous laissons avec ma sœur.

JULE, *bas à Merville.*

Eh! mais,
Merville, que dis-tu d'un tel beau-frère?

MERVILLE, *bas à Jule en s'en allant.*

Paix!
Il nous convient: tu vas en juger tout à l'heure;
Ma mère ma donné la raison la meilleure.

SCÈNE V.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Enfin, je puis ici, mademoiselle... eh! quoi?
Vous tremblez, ce me semble, ah! n'ayez nul effroi;

Mon aspect, mes regards, n'ont rien de redoutable,
Et ne voyez en moi qu'un ami véritable.

EUPHRASIE.

J'aime à le croire ; aussi ma confiance en vous
Égale mon respect.

M. DE NAUDÉ.

D'un sentiment plus doux,
Puissiez-vous me devoir l'heureuse expérience !
Cependant votre estime et votre confiance
Pourraient presque, je crois, suffire à mon bonheur.

EUPHRASIE.

Ah ! monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Eh bien donc ! ouvrez-moi votre cœur.
Le mien vous est connu, dès long-tems je vous aime ;
Et vous ?... car je ne veux vous devoir qu'à vous-même ;
Si je ne suis aimé, je sens que ce lien
Ferait votre malheur, par conséquent le mien.
Parlez donc franchement ; seriez vous disposée
A me chérir un peu ?

EUPHRASIE.

Cette tâche est aisée :...
Je vous chéris, sans doute, et du fond de mon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Oui, mais expliquons-nous ; car souvent le malheur
Fut d'avoir employé tel mot au lieu d'un autre.
Le sentiment qu'ici j'exprime est-il le vôtre ?

M'aimeriez-vous enfin comme on aime un époux.
Trop indiscret, je crains de vous blesser.

EUPHRASIE.

Qui ? vous,
Monsieur ? de votre part rien n'afflige et ne blesse.
Ah! c'est à vous plutôt d'excuser ma faiblesse,
Ma timidité même.

M. DE NAUDÉ.

Un autre aveu... pardon,
Répondez-moi... Lorsan, vous plairait-il ?

EUPHRASIE.

Oh! non,
Il peut briller ailleurs, même y paraître aimable ;
Moi, je n'accepterai qu'un époux estimable.

M. DE NAUDÉ.

Si vous saviez combien ces mots me font plaisir !
Alors, entre nous deux, s'il vous fallait choisir....

EUPHRASIE.

A tous les deux croyez que je rends bien justice.

M. DE NAUDÉ.

Mais... si je vais trop loin qu'un regard m'avertisse.
Quoiqu'il soit toujours doux de se voir préféré,
J'ose croire, à Lorsan quand je suis comparé,
Que peut-être je suis plus digne d'Euphrasie,
Parce qu'au moins mon ame un peu mieux l'apprécie.
Mais... s'il était quelqu'un, soyons de bonne foi,
Que... vous préférassiez à Lorsan comme à moi ?

EUPHRASIE.

Monsieur...

M. DE NAUDÉ.

En est-ce trop que de vous je réclame ?
Aurais-je deviné le secret de votre ame ?

Parlez, de grace.

EUPHRASIE.

Hélas!

M. DE NAUDÉ.

Eh! quoi, vous soupirez?

EUPHRASIE.

Cher, respectable ami!

M. DE NAUDÉ.

Pauvre enfant! vous pleurez?
Que vous m'attendrissez! allons, soyez bien franche,
Qu'au sein d'un vieil ami votre secret s'épanche:
J'en suis digne, peut-être, et bien fait pour sentir
Les peines de votre ame et pour y compatir.

EUPHRASIE.

O monsieur...

M. DE NAUDÉ.

N'est-ce pas qu'il existe un jeune homme
Noble, sensible?

EUPHRASIE.

Ah! dieu!

M. DE NAUDÉ.

Faut-il que je le nomme?

EUPHRASIE.

Non, par pitié.

M. DE NAUDÉ.

Qui? moi, je pourrais envier,
Disputer le bonheur à mon cher Olivier?

EUPHRASIE.

Ah!

M. DE NAUDÉ.

Le voilà nommé, respirez Euphrasie;
J'ai prononcé ce nom sans fiel, sans jalousie;

Qu'il s'en faut ! Olivier est mon meilleur ami,
Ou plutôt mon enfant ; tout bas il a gémi,
Mais mon cœur l'entendait, je sais qu'il vous adore,
Que vous l'aimez, penchant qui tous deux vous honore.
Et c'est pour vous sauver d'un hymen abhorré,
Pour vous unir, qu'ici je me suis déclaré.
Olivier, de ses vœux m'eût fait le sacrifice ;
Mais il n'en est point, moi, que pour lui je ne fisse.
Voilà mon cœur.

EUPHRASIE.

O dieu ! le mien est pénétré
De respect, de tendresse ; à vos pieds je mourrai.

M. DE NAUDÉ.

Non, c'est contre ce cœur qu'il faut que je vous presse,
O cher et digne objet d'une pure tendresse !
Embrassez votre père.

EUPHRASIE, *se jettant dans ses bras.*

Oh ! oui, mon père.

SCÈNE VI.

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

OLIVIER. (*en entrant il voit ce tableau.*)

AH ! dieu ! (*il veut se retirer.*)

M. DE NAUDÉ.

Quoi ! nous te faisons peur ? eh ! viens donc ! en ce lieu,
C'est moi, cher Olivier, qui t'ai mandé moi-même.

OLIVIER.

De grace!

M. DE NAUDÉ.

Toi, qui sais si bien comme l'on aime,

Jouis de ma tendresse, et félicite-moi.

OLIVIER.

Monsieur, assurément....

M. DE NAUDÉ.

Allons, approche-toi;
Sois le premier témoin du bonheur que j'éprouve;
(*il le ramène.*)
Il m'en sera plus doux, enfin!... ah! je me trouve
Entre les deux objets les plus chers à mon cœur;
Combien je suis heureux!

OLIVIER.

Jugez de mon bonheur.

M. DE NAUDÉ.

J'en suis sûr; je connais ton amitié fidelle;
Oui, j'aime cet enfant, et je suis chéri d'elle.

EUPHRASIE.

Ah! du fond de mon cœur.

OLIVIER, *avec dépit.*

Sans peine, je le croi.

M. DE NAUDÉ, *à Euphrasie.*

Vous l'aimerez aussi, vous, pour l'amour de moi.

SCÈNE VII.

Mme. MERVILLE, EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, LORSAN, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Vous faites du chemin, je vois, en mon absence.

M. DE NAUDÉ.

Et j'ai même inspiré de la reconnaissance.

MERVILLE.

De la reconnaissance ?

EUPHRASIE.

Ah ! oui !

M. DE NAUDÉ.

Vous l'entendez !
Vous semblez surpris tous, et vous me regardez !

Mme. MERVILLE.

Ma fille, est-il bien vrai ?... tu te tais, Euphrasie ?

EUPHRASIE.

Que monsieur vous réponde.

JULE.

Elle est toute saisie.

LORSAN.

En effet, moi, j'admire un triomphe si prompt.

M. DE NAUDÉ.

Oui, je me suis hâté. Ces messieurs vous diront
Que l'on ne doit pas perdre un instant à mon âge.
Daignerez-vous ici joindre votre suffrage,
Madame, au doux aveu que je viens d'obtenir ?

Mme. MERVILLE.

Monsieur, un tel hommage, il faut en convenir,
Me flatte ; et si ma fille y répond...

EUPHRASIE.

Ah ! ma mère !

MERVILLE.

Elle rougit, se tait ; c'est consentir.

M. DE NAUDÉ.

J'espère

Que des frères j'aurai l'agrément.

MERVILLE.

Haie!... monsieur....

Il faut bien...

JULE.

Consentons, comme a fait notre sœur,
En nous taisant.

LORSAN.

Ainsi, la fortune l'emporte.

M. DE NAUDÉ.

L'un venait la chercher, et l'autre.... mais n'importe.
Or, de l'aveu de tous, puisque je suis heureux,
Je m'explique : à tout âge on peut être amoureux;
Mais à tout âge il faut sauver le ridicule;
Ç'en serait un, je crois, qu'un vieillard vain, crédule,
A soixante-deux ans se crût aimé d'amour;
Mais ce serait un tort s'il venait en ce jour,
Par ses prétentions, troubler l'intelligence
De deux cœurs assortis qui brûlent en silence.
Aussi, je le déclare, amis, de bonne foi,
J'ai fait ici ma cour, mais ce n'est pas pour moi.

LES DEUX FRÈRES.

Bon!

Mme. MERVILLE.

Comment?

M. DE NAUDÉ, *à madame Merville.*

Permettez: mes mœurs, mon caractère,
Mon crédit, ma richesse, et sur-tout un douaire,
Qu'ici je porterais à deux cent mille francs,
Pourraient bien rapprocher nos âges différens;
Mais les mœurs, le crédit, la fortune et la somme,
Vaudront encore mieux offerts par un jeune homme.

Madame, au lieu de moi, j'ose donc vous prier,
De vouloir bien pour gendre accepter Olivier.

OLIVIER.

Ciel!

MERVILLE.

Qu'entends-je?

Mme. MERVILLE.

Olivier?

LORSAN.

Quoi! le cousin?

M. DE NAUDÉ.

Lui-même.

JULE.

Que vous avais-je dit?

M. DE NAUDÉ.

Il l'adore, elle l'aime,
Et, j'en répondrais bien, lui devra le bonheur;
Un tel gendre, lui seul, ne peut que faire honneur.
Mais j'adopte Olivier, et son ami, son père
N'essuira point de vous un refus, je l'espère.

OLIVIER.

Madame, un tel ami, du précieux trésor
Qu'il demande pour moi, serait plus digne encor.

M. DE NAUDÉ.

Non, ne le croyez pas.

Mme. MERVILLE.

Puisqu'il plaît à ma fille,
Qu'après tout, il était déjà de la famille,
Sois mon gendre.

OLIVIER, *passant à la gauche d'Euphrasie.*

Oh! madame!

EUPHRASIE.

Ah! ma mère!

MERVILLE.

Charmé
De cet évènement.

JULE.

Il est beau d'être aimé.

OLIVIER.

Vous m'aimerez aussi?

LORSAN.

L'aventure est unique;
Elle m'étonne, moi, qui cependant m'en pique:
Dabord, monsieur, qu'ici je croyais mon rival,
Devient mon défenseur; ensuite, c'est fort mal,
Lui-même, il me trahit, et surprise excellente!
Impayable! en amour Olivier me supplante!
Parbleu! voilà de quoi réfléchir.

M. DE NAUDÉ.

En effet,
Réfléchissez, oh! oui, vous en avez sujet:
Monsieur, rassurez-vous pourtant sur votre affaire,
Car elle est arrangée, et les parens, j'espère,
Appaisés pour jamais. Vous pouvez demeurer
Librement à Paris, et même vous montrer.
Votre sage conduite, enfin, fera le reste;
Je l'ai promis pour vous.

LORSAN.

Monsieur, je vous proteste...
Je suis touché... confus... un si beau procédé...
Mes amis, je me range, oh! oui, c'est décidé.
Jusqu'ici dans le monde, on me trouvait aimable,
Il ne me manquait plus que d'être raisonnable;
Je vais l'être. Je suis à vous du fond du cœur.
Mesdames et messieurs, votre humble serviteur.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

TOUS, EXCEPTÉ LORSAN.

MERVILLE.

L'AVENTURE, pour lui, n'est pas du tout plaisante.

JULE.

Et sa conversion, Merville!

MERVILLE.

Elle est touchante.

M. DE NAUDÉ.

Ah! mes amis, c'est trop : je viens de vous prouver
Qu'un vieillard, à son but, peut encore arriver.
J'ai d'un jeune étourdi puni l'extravagance,
En lui rendant service. Ensuite, sans vengeance,
Je le supplante auprès d'une jeune beauté;
Je sers un tendre amant, qui l'a bien mérité;
J'assure le bonheur d'une famille entière,
Et je prouve aux enfans combien j'aimais leur père;
Enfin, je suis heureux et vous rend tous contens :
Que ferait-on de mieux, je vous prie, à vingt ans.

FIN.

VARIANTES.

ACTE SECOND.

SCÈNE IV, page 38, après le sixième vers :

JULE.

Qu'on pourrait faire mieux que tout ce qu'on a fait.
Oui, nos plus grands auteurs.

EUPHRASIE.

En vérité, mon frère.

JULE.

Les réputations ne m'en imposent guère.
J'examine et je juge.

OLIVIER.

(*à Euphrasie.*)
Oh! sans doute. Écoutons,
Voici Jule qui va nous faire des leçons.

JULE.

Non, mais ce que je dis, je le prouve sans peine;
(*il prend un livre.*)
Par exemple, tenez... je trouve Lafontaine,
Lafontaine... est charmant; mais il est négligé,
Le bonhomme.

EUPHRASIE.

Voilà Lafontaine jugé.

JULE.

Des poètes meilleurs dont le nom seul enflamme,
C'est Boileau, c'est Racine.

OLIVIER.

Oui.

JULE.

Boileau n'a point d'ame ;
C'est dommage.

EUPHRASIE.

Et Racine ?

JULE.

Ah! comme il parle au cœur!
Ses vers ont une grace, un charme, une douceur ;
Mais il est monotone.

OLIVIER.

Aimes-tu mieux Voltaire ?

JULE.

Poète inimitable, unique, un dieu sur terre :
Mais il rime très-mal, et toujours de l'esprit,
Et superficiel dans tout ce qu'il écrit.

EUPHRASIE.

Le dieu sur terre...

JULE.

Oh! moi, librement je m'exprime.

OLIVIER.

Tu ne nous parles point de Corneille ?

JULE.

Sublime!

C'est le père, en un mot, mais il a bien vieilli ;
C'est comme ton Molière, il tombe dans l'oubli.

OLIVIER.

Mais tous ces grands auteurs que d'abord tu nous vantes,
Sont réduits presqu'à rien par tes notes savantes.

JULE.

On a le droit d'avoir un avis.

OLIVIER.

Pourquoi pas, etc.

De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau, n°. 14.